SUIVEZ-NOUS SUR :

@rns.cen

@RNSCEN

RNS.CEN

RNS.CEN

www.rns-cen.com

N° 61 - octobre-novembre 2019

TRAIT D'UNION

LE MAGAZINE DE LA RNS

RENCONTRE
UN AMÉRICAIN À MADA

ACTU
AU CAFÉ DU MUSÉE LE CHEF SE MET À TABLE

REGARDS
JEAN-LUC RAHARIMANANA

SPORT
LES BAREA, LE DOSSIER DE TRAIT D'UNION

JÉRÉMY MOREL

SOMMAIRE

SPORT : Les BAREA, le dossier de Trait d'Union 5

SPORT : Jérémy Morel : « je suis fier d'avoir fait partie de cette histoire » 5-10

SPORT : Des supporters aux premières loges 11-14

SPORT : Les dix leçons des Barea 15-16

SPORT : Le foot : ce qui va changer 17-18

ACTU : Au Café du Musée, le chef se met à table 21-26

RENCONTRES : Un Américain à Mada 27-32

REGARDS : Une vision du monde - 1ère partie 33-34

REGARDS : Le roman, un genre mineur ? Raharimanana 35-38

REGARDS : La lecture, un défi - Marie-Michèle Razafintsalama 39-42

FOCUS : 2020, une édition toute particulière 43-44

LU POUR VOUS : Une critique de Zébu Boy - Loïc Hervouet 47-48

JEUX : QUIZZ : Les artistes malgaches à l'international 49-51

ÉDITO

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir mais de le rendre possible »

Antoine de Saint-Exupéry

Le débat sur l'état de l'île rouge, s'il en est, offre un espace d'expression qui permet a minima de s'interroger sur ses problématiques multiples, ses enjeux cruciaux et ses défis immenses. Trait d'Union est ainsi semblable au travail des ouvrières des ateliers du Sud malgache patiemment occupées à tirer mille et un fils et tisser une trame infinie pour obtenir un ouvrage dont elles espèrent l'attention du chaland. Trait d'Union espère susciter l'intérêt du profane comme celui de l'expert, l'enthousiasme du sportif comme celui de l'artiste.

Le magazine en ligne de la RNS tente en effet de traiter des sujets tournés vers tous les publics, amoureux du sport ou passionnés de culture, soucieux de s'interroger ou voulant se distraire. Ou idéalement un lectorat protéiforme, qui serait tout cela à la fois, variant selon son humeur ou ses envies. Chaque numéro sert le même dessein, chaque numéro est une gageure.

La ligne éditoriale mérite, à ce titre, d'être définie et consiste donc à rechercher la diversité des sujets, toucher plusieurs centres d'intérêt et constituer un ensemble tenu par une cohérence dans les choix et le traitement des sujets gouvernés par la passion et la curiosité, la qualité du fonds et de la forme, le tout servi par l'éthique du CEN : mélanger les générations, permettre la révélation ou le déploiement des talents, accompagner les jeunes dans l'acquisition de nouvelles compétences, la consolidation de savoir-faire, et viser par là la transmission.

Par le biais de la transmission, il s'agit de pérenniser l'événement, conserver un héritage : la RNS est un patrimoine vivant, perpétué depuis bientôt 45 ans. Et osons le dire, œuvrer pour l'avenir. Les membres, anciens et nouveaux, de Trait d'Union ne varient pas dans le travail qu'ils fournissent aux côtés des autres équipes qui composent le Comité National d'Organisation. Ce dernier est à pied d'œuvre avec jeunes et moins jeunes pour préparer l'anniversaire avec la volonté d'organiser une édition toute particulière et d'être à la hauteur de l'événement. Fidèles au sport, l'ADN de la RNS, et portant la culture, vecteurs tous deux de valeurs de partage et de cohésion.

Partez à la découverte, osez l'aventure, bonne lecture à tous !

Olivier Andriamasilalao
Président du CEN

Le 16 octobre 2019, au centre de formation du Stade Rennais, c'est le plus breton des Barea qui nous reçoit dans l'intimité d'un salon aux allures chic et sobre. Jérémy Morel, joueur en Ligue 1 revient avec pudeur et émotion sur l'incroyable histoire des zébu boys. **Conscient comme ses pairs « d'avoir rendu fier le peuple malgache »,** l'ex-joueur de l'Olympique Lyonnais et actuel joueur du Stade Rennais, est prêt à continuer l'aventure avec ses coéquipiers, poursuivre l'écriture de la légende du foot malgache. **ENTRETIEN.**

Jérémy Morel : « Je suis fier d'avoir fait partie de cette histoire »

Jérémy Morel

Trait d'Union : Tout d'abord, comment vivez-vous votre nouvelle expérience au sein du STADE RENNAIS ?

Jérémy Morel : Très bien, très bien ! À partir du moment où il s'agit d'une nouvelle expérience, je suis enthousiaste à tous les points puisque on découvre une nouvelle région, même si pour moi ici, je connais la Bretagne, le Club, tout ce que ça comporte, donc aujourd'hui, je suis très content d'être au Stade Rennais.

TU : Après cette expérience inédite qu'a été la participation de l'équipe nationale malgache à la CAN 2019, que vous a apporté votre participation ?

JM : Ce que j'espérais quand j'ai annoncé que je pouvais être sélectionnable, je voulais surtout vivre une aventure humaine, du coup, j'ai été servi, c'est exactement ce que je cherchais. Généralement quand on vit en groupe pendant un mois et demi, généralement il y a toujours des petits conflits, ce n'est jamais linéaire. Or, pour notre part, on avait vraiment un groupe très soudé, ça rigolait énormément, ça chantait forcément ! Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, mais avec un réel plaisir.

Quand on joue en sélection, on est des joueurs qui arrivent de tous les clubs, de tous les continents aussi, c'est cet apport-là aussi qui fait qu'à Madagascar, avec les Barea, on arrive aussi à se hisser à ce niveau-là, notamment à la CAN ; nous avons réussi à emmener l'équipe au plus-haut. C'était pour moi une première à tous points de vue, donc, il y avait un bon mélange.

Généralement, on dit que ce n'est jamais simple, mais pour nous, c'était un plaisir de vivre ensemble, à partir du moment où l'on vivait ensemble, c'était quand même plus facile.

TU : Justement si vous deviez résumer la CAN 2019, quel souvenir retiendriez-vous ?

JM : Je dirais la première victoire, même si je n'ai pas joué, car j'étais blessé, je retiendrais surtout la première victoire, à la fin du match, on n'a pas poussé un ouf de soulagement, mais nous savions que l'on venait de faire quelque chose de grand que ce soit sportivement, humainement et peut-être politiquement ; on sait tout ce que peut aujourd'hui le foot, ça a engendré énormément de choses positives, c'était une aventure, une nouvelle page qu'on allait écrire. J'ai été fier de faire partie de cette histoire.

« À la fin des huitièmes de finale, nous savions que l'on venait de faire quelque chose de grand sportivement, humainement, et peut-être politiquement ».

TU : Il y avait des attentes très fortes, les gens ont d'abord été incrédules, puis après on connaît un peu la suite…Pouvez-vous rappeler les équipes contre lesquelles vous avez joué ?

JM : On a eu la RDC, la Tunisie, en poule, on a joué contre le Nigéria, la Guinée-Équatoriale, et la quatrième…le Burundi.

Les Barea, le dossier de Trait d'Union

Jérémy Morel : « je suis fier de faire partie de cette histoire »

Des supporters aux premières loges

Les dix leçons des Barea

Le foot malgache : ce qui va changer

TU : Aviez-vous changé de jeu, à l'époque, vous étiez un joueur de l'Olympique Lyonnais…

JM : Non, j'ai toujours joué le même jeu, peu importe avec quelle équipe on joue, on joue plus ou moins de la même façon, après on s'adapte à ce que nous demande le coach techniquement, sinon on joue le même jeu.

TU : Au niveau du management, est-ce que c'est celui auquel vous étiez toujours habitué ? En l'occurrence, il s'agissait de celui de Nicolas Dupuis.

JM : Oui, après chaque entraîneur à des façons de travailler qui sont différentes, lui avait sa façon de faire qui était bonne, qui était la sienne, mais aujourd'hui, si je devais comparer avec les entraîneurs que j'ai eus en Ligue 1, je n'ai rien remarqué de moins.

TU : Ce n'est pas dans ce sens-là,-est-ce que c'est plus, est-ce que c'est moins, mais sachant que le contexte était totalement inédit puisque l'équipe nationale jouait pour la 1ère fois à la CAN. Quels sont les qualificatifs que vous trouvent vos coéquipiers ?

JM : Bonne question…Peut-être chambreur ! [sourire]. J'aime bien rigoler, j'aime bien faire le pitre, essayer d'apporter justement un peu de gaîté quand les moments sont un peu moins drôles !

TU : Quel est votre agenda avec la CAN si vous faites toujours partie de la sélection nationale ?

JM : Au mois de novembre, on a deux matches qui se préparent pour la CAN. Je suis toujours sélectionnable, je serai disponible auprès du coach si Nicolas Dupuis fait toujours appel à moi. C'est contre le Niger notamment. C'est pour la prochaine trêve, ce sont des matchs qui vont être importants.

TU : Autrement, avez-vous eu des relations avec la Fédération, si oui, quelle était la nature de vos relations ?

JM : Nous n'avions pas de relations avec la Fédé, c'est le Comité de normalisation qui était en place à ce moment-là, donc c'est avec eux que l'on parlait, effectivement la Fédé a été élue depuis, en septembre, on n'a pas eu de rassemblement non plus pour pouvoir échanger davantage.

TU : Et en ce qui concerne les primes, est-ce que finalement elles ont été versées ? que ce soit pour la phase de qualification et les matches d'après ?

JM : Je crois que oui, pour ma part, elles ont été versées, pour la majorité aussi, si ce n'est pas le cas, c'est surtout pour des problèmes techniques qu'autre chose.

TU : Est-ce que vous découvriez une autre culture ou était-ce une découverte renouvelée ? Ou quelles sont vos racines ou vos attaches avec Madagascar ?

JM : Une découverte ? Oui et non, je connaissais une partie, après quand on est totalement immergé, on en découvre toujours des nouveautés, mais je ne suis pas forcément surpris ; à parler un peu avec les joueurs, quand on est dans le monde du foot, finalement peu importe où on est, et avec quelle équipe on est, on est très souvent avec une famille, tout tourne un peu autour du foot. Mes attaches ? Mon père est de Diégo-Suarez, il est né à Diégo, il a vécu dix -sept-dix-huit ans à Diégo.

TU : Vous avez des origines malgaches, est-ce que vous vous êtes senti à l'aise tout de suite, où vous a-t-il fallu un temps d'adaptation néanmoins ?

JM : J'étais à l'aise tout de suite, j'ai été très bien accueilli dès le premier rassemblement au mois d'octobre 2018, on avait l'impression d'être là depuis longtemps, les joueurs ont été très cool avec moi, l'échange était très, très bon.

TU : Vous occupiez quel poste exactement dans l'équipe ?

JM : Défenseur central.

TU : Vous avez des moments particuliers à nous raconter pendant les matches de la CAN ou pendant les phases d'entraînement ?

JM : Des moments après les matches en fait, quand on a réussi à passer les poules, après les huitièmes de finales, quand on est rentrés, il y avait quelques supporters malgaches, qui étaient venus en Égypte, ils nous attendaient à l'hôtel, généralement pour faire la fête ! [Après les huitièmes], c'était une surprise, nous n'étions pas au courant ; nous, on est dans notre bulle, on ne réalise pas forcément ce que l'on fait sur le moment, mais c'est à partir du moment où l'on a vu toute la ferveur autour de la sélection, qu'on s'est dit, effectivement, on est vraiment en train d'accomplir quelque chose de grand, et d'autant plus quand on a vu les vidéos qui circulaient sur la Toile à Mada.

« C'est à partir du moment où l'on a vu toute la ferveur autour de la sélection, qu'on s'est dit, effectivement, on est vraiment en train d'accomplir quelque chose de grand ».

TU : Si vous deviez résumer votre immersion dans la culture malgache pour le peu de temps que vous avez passé à la CAN et dans le cadre de votre séjour d'entraînement, que diriez-vous en un seul mot ?

JM : Le côté humain, la simplicité. On est des joueurs de foot pour la plupart professionnels en Europe, après quand on arrive en sélection, tout est plus simple, même s'il y a beaucoup d'efforts qui doivent être faits. C'est la simplicité du groupe qui m'a frappé.

TU : J'imagine que ce n'est pas le cas, vous n'avez pas eu l'occasion avec les joueurs de visiter une région ou retourner tout simplement à Diégo-Suarez ?

JM : Non, je n'ai pas eu l'occasion, après la CAN j'ai repris quasiment aussitôt avec mon club de Rennes ; Je n'ai pas eu l'occasion de retourner là-bas si ce n'est les trois jours à Tana qui ont été incroyables. Incroyables dans tous les sens, aujourd'hui pour avoir évolué dans de gros clubs, j'ai rarement vu une ferveur aussi forte ; quand on est rentrés à Tana pour faire dix kilomètres, je crois, on a mis sept ou huit heures. Ce n'est pas qu'on ait traîné en route, mais il y avait tellement de monde venu nous soutenir, nous féliciter pour notre parcours que le trajet a pris du temps. C'est surtout là que nous avons pris vraiment conscience, on a vraiment quelque chose de grand, on a rendu fier le peuple malgache.

TU : C est vrai que vous étiez dans votre bulle, mais au fur et à mesure des matches, on voyait les vidéos, c'était une ferveur incroyable, tout le monde avait envie de s'embrasser, tout le monde se parlait alors que personne ne se connaissait !...Il n'y avait plus la question d'origine sociale…

JM : C'est ça, c'est ça !

TU : Enfin, est-ce que vous pouvez nous promettre de venir à Pâques, au 45e anniversaire de la RNS ? Ça va dépendre de vos disponibilités ou de vous tout court, vous avez le droit !

JM : Non, non, ça va dépendre surtout de mes disponibilités, je ne peux pas vous promettre que je viendrai ; si je peux venir, ce sera avec grand plaisir !

TU : Si vous aviez un seul mot à dire aux jeunes sportifs malgaches, vous diriez quoi ?

JM : Continuer à faire le sport qu'ils aiment, et poursuivre à fond dans ce qu'ils veulent faire, du foot ou un autre sport, essayer d'y aller à fond et de ne rien lâcher. Je sais que c'est très compliqué là-bas pour sortir, pour avoir notre chance, aller en Europe ou ailleurs, donc, ne pas lâcher. Nous en sélection, on fait tout pour emmener justement les Barea le plus haut possible pour que cela engendre plus de facilité pour les jeunes qui arriveront derrière.■

Propos recueillis par Hanitra Rabefitseheno

Jérémy Morel en 8 dates

1984 : naissance le 2 avril à Lorient

2003 : rejoint le FC Lorient en benjamins

2003 : 19 avril, 1ère rencontre au niveau professionnel

2003 : 15 août, 1er but professionnel, en Ligue 2 face à St-Étienne

2006 : 1er match en Ligue 1 contre le PSG

2011 : Jérémy Morel signe avec l'Olympique Lyonnais

2018 : 26 octobre, annonce de sa participation à la sélection malgache

2019 : 16 juillet, entrée officielle au club du Stade Rennais

Des supporters aux premières loges

Une fois n'est pas coutume. Ayant assisté match après match à une irrésistible ascension qui déjoua tous les pronostics, des supporters de la première heure nous livrent leur témoignage. Pour les annales du foot. **Récit.**

Nous ne le savions pas encore, lorsque nous embarquâmes pour Le Caire le 23 juin, les supporters malgaches allaient assister à ce qui allait devenir une légende. Nous étions des témoins insouciants, heureux, mais incrédules, le séjour allait être de courte durée. Or, ceux qui n'étaient pas encore des héros écrivaient sous nos yeux les premières lignes d'une légende. La leur d'abord, celle d'un pays tout entier ensuite. Nous l'ignorions alors.

Ceux qui n'étaient pas encore des héros écrivaient sous nos yeux les premières lignes d'une légende. La leur d'abord, celle d'un pays tout entier ensuite. Nous l'ignorions alors.

S'agit-il d'un engouement soudain ? Comment dire ? Loin de là, car notre amour pour l'équipe nationale ne date pas d'hier. Nous l'avons suivie depuis le temps du Club M… Nous avions assisté à tous les matches de préparation pour la CAN : contre les Comores, le Togo, le Kosovo, le Luxembourg, le Kenya… Partir à la CAN et en famille ? Décision fut prise au lendemain de la qualification des Barea. Pas vraiment un choix, mais la réalisation d'un rêve : assister à un tel évènement ! Revenons plutôt aux premiers moments, nos premières foulées sur le sol égyptien.

Panique à bord !

Déjà, l'avion était décoré pour l'évènement. Dès notre arrivée, on a senti qu'il se passait vraiment quelque chose d'exceptionnel. À notre descente d'avion, un mini-terrain de foot accueillait les passagers à la place du tourniquet à bagages. Arrivés au Caire au petit matin le jour du premier match, on s'est rendus à Alexandrie sans tarder. Le premier match devait lieu là-bas. La ville se trouve à trois heures de route – Première panique pour récupérer nos badges, mais en vain ! Nous avons déjà effectué un séjour. C'était en 2016. On visitait le pays. Nous avons donc vite repris nos esprits. De plus, on peut facilement se faire des amis en Égypte, que ce soit parmi les Égyptiens ou la diaspora malgache.

Une billetterie avec ID card

Poursuivons sur les formalités, en parler vaut le détour. Les autorités locales et la CAF ont mis en place un système qui aurait dû être à la hauteur de l'évènement. Ils ont créé un système de billetterie avec ID Card pour identifier chaque spectateur : inscription sur internet – récupération du badge et du billet en boutique. Mais une fois arrivés sur place, les spectateurs se heurtaient à un problème ; les boutiques étant difficiles à trouver, les spectateurs arrivaient pourtant le jour du match et n'avaient en réalité pas le temps de s'y rendre. L'accès au stade n'était normalement possible que sur présentation du badge et d'un billet. Le sésame. Cependant, la plupart des étrangers n'étaient pas en mesure de les obtenir, les passeports ont vite remplacé les

Les passeports ont vite remplacé les badges. Sans compter quelques surprises ! Beaucoup d'objets étaient interdits au stade confisqués d'office lors des fouilles à l'entrée.

Sans compter les surprises ! Beaucoup d'objets étaient interdits au stade : écouteurs, chargeur de téléphone, power bank, stylos, crayons de maquillage, appareil photos…confisqués d'office lors des fouilles à l'entrée.

Les tracas liés aux formalités restent anecdotiques parmi les anecdotes dont celle-ci : à la fin du match contre le Burundi, par un coup de pied très énergique, le ballon du match termina sa trajectoire dans les tribunes pour atterrir sur nos genoux, nous le gardâmes jalousement, non sans une pointe de malice ! pour le rendre ensuite aux cerbères postés à la sortie des tribunes.

Notre séjour cairote fut d'abord une aventure humaine. On se rendait à l'hôtel tous les jours. Pas anodin : nos joueurs sont très différents des autres sélections. Ils ont besoin de contact et de la présence de leurs familles. Ils sont très abordables et très attentifs envers leurs proches. Nous eûmes le privilège d'assister à un entraînement la veille du match contre le Burundi. Les entraînements avaient lieu normalement à huis clos et se déroulaient au stade militaire d'Alexandrie - à cinq minutes de leur lieu d'hébergement. Nous étions autorisés à monter dans le bus des joueurs et à assister à leur entraînement. Quel chance ! Au soir du 25 Juin, on était parmi les invités de la Fédération pour la Fête Nationale. C'était ce qu'il y avait de plus simple ; un repas familial.

À chaque retour de match, les ovations pleuvaient, les supporters accueillant les joueurs à la descente du bus. Puis direction l'hôtel (…) .

Un gâteau aux couleurs de Madagascar

À chaque retour de match, les ovations pleuvaient, les supporters accueillant les joueurs à la descente du bus. Puis direction l'hôtel où une petite fête était improvisée : haie d'honneur, danse *mafana, tapolaka, lamako*, etc. sans compter les délicates attentions de l'hôtel qui offrait à chaque fois un gâteau aux couleurs de Madagascar ; …/...

c'était notre « Miara mirona* » une fête comme en intimité pour se séparer très tard dans la nuit.

La date du vol retour modifiée

Revenons aux performances de nos héros. Ils déjouèrent tous nos pronostics. Jugez-en ! Nous avons parié sur la participation des Barea à la deuxième phase, c'est-à-dire les huitièmes de finale. C'est pourquoi nous avions prévu un séjour qui devait se terminer au lendemain des huitièmes. Personne n'avait pronostiqué notre première place dans la poule, ce qui nous valut de changer notre date de retour, car la première place nous faisait jouer le dimanche 7 juillet ; clairement, nous n'avions pas du tout pronostiqué une victoire ; nos pronostics avant la CAN ? Les joueurs allaient disputer leur match, le samedi 6 ou le vendredi 7 juillet. Leur aventure devait être de courte durée. Respectivement, il s'agissait de la deuxième place et de la troisième. Nous projetions donc un retour au lendemain d'une possible participation aux quarts de finale.

> Nous assistions d'abord incrédules à ce qui allait devenir une irrésistible ascension ; la tension se faisait de plus en plus perceptible, tout le monde retenait son souffle au fil des

L'ambiance dans les tribunes

Nous assistions d'abord incrédules à ce qui allait devenir une irrésistible ascension ; la tension se faisait de plus en plus perceptible, tout le monde retenait son souffle au fil des matches, de plus en plus nerveux, la fatigue aidant. Pendant les trois premiers matches, le nombre de supporters se limitait à la diaspora d'Égypte et quelques Malgaches venus d'ailleurs. L'ambiance était bon enfant. Lors des huitièmes de finale, des renforts sont venus de Madagascar : 470 personnes environ. Ambiance plus animée et plus bruyante ! Une présence qui a fait son effet lors des tirs au but. La RDC a paniqué d'entrée sous nos huées. La suite, vous la connaissez ! Aux quarts de finale, d'autres délégations sont arrivées, mais plus brouillonnes que bruyantes. C'était plus des spectateurs que des supporters. Dommage !

Le premier but des Malgaches

S'il y a une séquence à retenir, c'est bien celle-ci : le premier but de Madagascar lors d'une CAN. À la 49e minute, Anicet Andrianantenaina Abel reçoit de la tête le ballon d'un corner de la gauche tiré par Carolus Andréa. C'était un but d'égalisation ; 1-1 contre la Guinée le 22 juin. Score final 2-2. Notre sélection est très homogène, nous n'avions aucune préférence parmi les joueurs. Le fair-play entre supporters dans les tribunes remarquable, supporters de l'équipe adverse et supporters malgaches se côtoyaient sans problème. Petite performance à signaler aussi côtés tribunes : à la fin des matches, les supporters des Barea nettoyaient les lieux, nous ramassions les bouteilles et autres déchets parmi les travées.

Il n'y avait point de barrières non plus quant aux langues. On peut d'ailleurs, en Égypte, parler n'importe quelle langue.

…/...

Les autochtones sont très patients, prennent le temps de nous comprendre, ce qui nous valait de parler indifféremment anglais, français, malgache, quelques rudiments en arabe, et même la langue des signes !

Des épisodes qui nous amusaient souvent lors de notre séjour !

> Mais tandis que nous menions notre vie de supporters en Égypte, le pays tout entier semblait être saisi d'une fièvre (…) La vie à Madagascar s'était arrêtée.

Mais tandis que nous menions notre vie de supporters en Égypte, le pays tout entier semblait être saisi d'une fièvre qui, l'histoire nous l'apprendra ensuite, n'allait cesser de monter jusqu'au retour des Barea. Inouï ! La vie à Madagascar s'était arrêtée. Tout tournait autour des Barea. Nous assistions à une séquence inédite de l'histoire du foot, comme de l'Histoire tout court. Personne ne résista à l'engouement. Les Malgaches devraient maintenir cette union pour pouvoir progresser dans d'autres sphères de la société.

Ce qui a changé, dirions-nous, Avant la CAN, qui était capable de citer le nom d'un joueur des Barea ? Pas grand-monde. Désormais, Madagascar existe au sein du foot africain et même au niveau mondial. Le pays se situe actuellement dans le premier groupe. Notre slogan « ALEFA BAREA » est maintenant internationalement connu. Les journalistes sportifs se sont exercés à prononcer les noms des joueurs, certains interminables.

Un trophée « fan of the match » !

Maintenant, est-ce que nos jeunes se distinguent des jeunes égyptiens ? C'est moins sûr. la technologie les accompagne partout, c'est un gros dénominateur commun. Les styles vestimentaires tendent à s'uniformiser aussi. L'Égypte est plutôt un pays ouvert sur le plan culturel, mais fermé, semble-t-il au plan économique. Là-bas, les gens vivent plutôt la nuit, chaleur oblige ! Un exemple, le chaland peut faire ses courses ou aller au souk à deux heures du matin. Nous nous exécutions sans déplaisir. Dernier fait d'armes de notre aventure de supporters : nous ne sommes guères rentrés bredouilles ; lors du 3e match, qui a opposé Madagascar à la Guinée, Dimby s'est vu décerner le trophée du meilleur supporter : « *Fan of the match* ». Ce trophée est le prix de notre passion et de notre soutien des Barea. Après dix matches consécutifs. Dix matchs rentrés dans l'histoire. ■

Mamy Ramerison, Dimby Ramerison, Anthony Ramerison

Les dix leçons des Barea

Ahmad Ahmad alors président de la Fédération Malgache du Football a eu le nez creux en appelant la désormais vedette nationale du foot, Nicolas Dupuis, sélectionneur et coach des Barea. Retour sur une histoire inouïe telle que nos héros l'écrivent.

Photo de l'article intitulé : « Football. Madagascar, la sensation de la CAN 2019 », publié sur le site web du Courrier international le 1er juillet 2019 à 15 :37.

L'Histoire d'une nation jusque-là qui ne nous avait pas habitués à occuper des colonnes entières dans les journaux et rédactions à l'étranger s'écrit depuis octobre 2018 en majuscule. Les Barea poursuivent leur exploit, d'un épisode l'autre, de la phase des qualifications aux matches de la Coupe d'Afrique des Nations. Un formidable conte, une vraie leçon pour tout un chacun et pour tout un peuple.

Première leçon

Première leçon : oui **un évènement écrit par des Malgaches** peut emporter les foules sur leurs propres terres et au-delà de l'océan. Que dis-je une nation. Qui l'eût cru il y a encore trois ans ? La qualification aux quarts de finale a emporté les foules dans les *fan zones* parmi la diaspora, mais aussi dans les grandes villes de Madagascar où des écrans géants ont fait le bonheur des supporteurs d'abord, d'un peuple entier ensuite. Certains ont la conviction que leurs prières y sont pour beaucoup, peu importe le conte est si beau ! Il faut d'ailleurs y croire dans un pays où le religieux, son cortège de contraintes, de prières et de rites, occupe une place prépondérante dans les évènements et dans la vie au quotidien.

Deuxième leçon

Deuxième leçon : Enfin, un homme l'a compris. À force de persévérance et de ténacité, un homme comprend que seul un changement de vision, de stratégies peut permettre d'accéder à une compétition à l'étranger. Les mêmes stratégies produisent les mêmes effets ; il faut changer. **Mars 2016 est le premier pas vers un changement** de positionnement. Entrée en jeu de Nicolas Dupuis.

À petites foulées, sans heurter

Troisième leçon : Sans une confiance mutuelle, point de construction possible, c'est pourtant ce à quoi parviennent sans délai les premiers artisans de la victoire des Barea. Les deux hommes, Ahmad Ahmad et Nicolas Dupuis avanceront à petites foulées, sans heurter, des buts marqués en coulisses dans un monde pas encore acquis à leurs stratégies : faire gagner l'équipe nationale.

Des nationaux et des binationaux

Quatrième leçon : le copinage, c'est fini, dira-t-on, place à des stratégies, celles fondées sur des enjeux, celles partagées dans le monde du sport. Alors que dans les sélections précédentes, les locaux privés à tort de formations fiables, pas entraînés à la gagne, ne répondaient guère aux enjeux de la CAN, aujourd'hui, les chiffres sont inversés ; 5 joueurs sont originaires des équipes de Madagascar et de la Réunion, 10 évoluent dans des clubs en France, le reste dans des clubs à l'étranger, comme Abel Anicet. En clair, des nationaux et des binationaux.

Cinquième leçon : Le collectif, sans doute l'une de leurs meilleures recettes comme l'affirmeront les joueurs à longueur d'ondes et dans les colonnes de la presse locale et internationale à l'instar de Pascal Razakanantenaina au micro de France 24 ou d'Abel Anicet qui se voit décerner le trophée de « l'homme du match » à l'issue du match contre la République Démocratique du Congo : « sans mes coéquipiers, je n'aurais jamais reçu ce genre de trophée, donc, le football, c'est un travail de groupe, c'est un travail collectif… Le plus important, notre équipe a gagné ».

Un travail collectif, un travail sans relâche

Sixième leçon : Sans un travail sans relâche, l'équipe serait-elle parvenue à de tels sommets à la CAN ? Le même joueur dans la salle de presse de la CAN : « c'est un bon travail de groupe, un bon travail collectif, on a gagné contre le Burundi, le Nigéria, on est premiers de notre poule, et maintenant on a sorti le Congo. Donc, ça veut dire que l'on a beaucoup travaillé, que ce soit avec le staff, avec l'équipe… »

Septième leçon

Septième leçon : **l'humilité**, une valeur pour un mental inchangé et pour un « rêve éveillé [qui] continue ». Nicolas Dupuis attribue d'abord la victoire de son équipe à ses joueurs. L'humilité, c'est aussi ce qui caractérisent les personnalités et le jeu de footballeurs que l'on n'attendait pas sur la scène du football africain.

Huitième leçon

Huitième leçon : **La lucidité**. Le sélectionneur des Barea, dimanche 7 juillet, à l'issue de la victoire des Barea aux huitièmes de finale, lors de la traditionnelle conférence de presse qui suit un match : « je nous ai trouvé moins bons que contre le Nigéria, moins fringants aussi, sans doute l'absence de Marco en milieu de terrain nous a handicapés un peu… ». C'est cette lucidité qui a toujours guidé le sélectionneur des Barea, désormais adopté par les Malgaches : des mots jusque-là étrangers au vocabulaire de la Fédération nationale vont devoir s'imposer. Lorsque l'ancien coach d'Izeure parvient à ses conclusions après une phase d'observation des acteurs au siège d'Isoraka, rigueur et discipline feront partie de l'entraînement quotidien des joueurs encadrés par un staff renouvelé. Parmi les membres, notons la présence d'un entraîneur des gardiens.

Neuvième leçon

Neuvième leçon. Enfin, les joueurs, le staff, **tous se sont appropriés une vision** : « on veut aller le plus loin possible, on veut continuer ce rêve éveillé ». Une vision construite dès la phase des qualifications avec la recherche de sponsors parmi les équipementiers locaux ou internationaux et les grandes entreprises malgaches. Côté sponsoring, les joueurs ont mouillé leur maillot, frappé à toutes les portes, rien n'était gagné, tout était à trouver. Le système D fut un recours permanent, entre angoisse et suspens. L'esprit combatif, le capitaine et le coach ont livré une bataille dont l'issue était incertaine. Leurs efforts—qu'ils taisent avec pudeur—ont payé.

Dixième leçon

Dixième leçon : C'est une leçon singulière, une leçon inédite comme on rêve tant pour un pays qui a surtout connu des séquences difficiles à travers une Histoire souvent à l'épreuve d'évènements qui ont fait craindre parfois le pire. **C'est une leçon face à la presque faillite des valeurs collectives qui fondent pourtant le lien social, le vivre ensemble à la malgache, le *fihavanana***. La nation se lève comme un seul homme pour vivre un moment historique. Riches, pauvres et miséreux, employés ou artisans, petits et grands, toutes les régions ont vécu en direct la victoire sans pareille des Barea et ont veillé jusqu'au bout de la nuit, soudés, unis pour fêter ensemble ce précieux cadeau venu du Nil. Les lumières ont brillé jusqu'à l'aube, les cris de joie centuplés, les bras, les poings levés pour ovationner nos joueurs. Nos zébus sauvages sont indomptables, aucune équipe ne leur a résisté sous le soleil d'Alexandrie.

Quel que soit le résultat du match Madagascar-Tunisie, ce 11 juillet 2019, quelques soient les montagnes russes d'émotions inégalées qu'il faudra ce soir emprunter, la victoire des Barea est là : leurs dix leçons en une Coupe, la CAN 2019. ■

Hanitra Rabefitseheno

16 NOV Bareas 1-0 Éthiopie : entrée en lice éliminatoires CAN 2021

Le foot malgache : ce qui va changer

Il y a quelques années encore, le foot malgache vivait dans l'anonymat le plus complet ; par de là les océans, l'île rouge était encore un pays parfois impossible à situer sur la carte. Puis, la CAN 2019 est passée par là. L'empreinte des joueurs préférés de la nation restera indélébile sur le foot comme dans l'Histoire. Qu'est-ce qui va changer demain ? C'est la tentation d'une île qu'esquisse ici Trait d'Union.

Tout d'abord, les enfants, les générations de demain peuvent désormais espérer faire partie un jour de la sélection nationale pour vivre leur rêve : participer à des compétitions internationales. La CAN n'est plus un inaccessible trophée, néanmoins, la lucidité demeure dans le propos du fondateur de l'une des nombreuses écoles de foot, interrogé lors de l'entraînement des jeunes ados, au stade des Cheminots.

« Même si le terrain est bosselé, ça nous va... »

Il faut d'abord changer de style, changer de jeu et enrichir la sélection nationale. Nous sommes en novembre 2018, la qualification des Barea commence à attirer les télévisions étrangères dont CANAL+ : «les joueurs locaux, et c'est un vrai problème ici, il y a un gros manque en matière de tactique et de technique ; même si le terrain est bosselé, ça nous va, on essaie d'être à l'aise là-dessus, et parce qu'on n'a que ça aussi, on n'a pas beaucoup de terrains dignes de ce nom à Madagascar », se résigne Cédric Djavo.

C'est une réalité, le foot malgache se joue là où il peut, où on ne l'attend guère sauf sur l'île rouge, à quelques mètres d'un tas d'immondices. « Essentiel et spontané » commente Canal+ dans son reportage où l'on suit le plus malgache des Français sur l'île : Jérémy Morel.

Les semaines passent, mais la fièvre monte lorsque les Barea sont accueillis à Akamasoa, le fief du père Pedro, qui encouragera, dans un malgache parfait, les joueurs nationaux venus à la rencontre des 4000 enfants des lieux. « Ce sont ceux qui ont des valeurs, qui peuvent entrer dans l'Histoire ». Car disons-le tout net, si une constance dans le travail fut incontournable dans l'irrésistible ascension des zébus préférés de l'île, une culture de l'éthique est désormais à l'œuvre : les compétences, les stratégies ne sauraient suffire, à cela s'ajoutent, comme pièces maîtresses d'un jeu subtilement avancé par le plus célèbres des coaches auvergnats, des valeurs partagées : discipline, collectif, cohésion d'équipe.

« Vous devez être irréprochables sur le terrain »

« Vous devez être irréprochables sur le terrain » insiste Nicolas Dupuis lors d'une de ses séances en intérieur.

Les autres acteurs vont-ils se contraindre enfin aujourd'hui à une obligation de résultat ? Ou s'astreindre à une obligation de moyens ? Quel rôle va jouer la Fédération ? Que livrera l'élection du 24 août après huit mois de gouvernance dirigée par un comité de normalisation ? Autant de questions auxquelles devront réfléchir les successeurs d'Ahmad Ahmad…

« Tout reste à faire »

Tout reste à faire, avertit Faneva Andriantsima, beaucoup de travail est à faire, abonde Nicolas Dupuis.

La sélection ne pourra plus être livrée aux affres de l'angoisse, se demander chaque soir, chaque jour, si les joueurs pourront dîner, s'ils vont pouvoir dormir dans un lieu décent.

Un souvenir cruel

Un souvenir cruel nous rappelle qu'à des moments pas si lointains encore, les joueurs nationaux dormaient à la belle étoile ou presque ; **les innombrables reportages livrent leur lot de révélations : « nous dormions, allongés par terre à l'aéroport, se souvient Lalaina Nomenjanahary, joueur de Paris FC**, lorsque j'entend[is] du bruit, c'était la foule, les grands du Cameroun arrivaient, ils sont passés devant, Paul Pogba, Samuel Eto'o…, et nous par terre, j'avais honte ! honte ! »

L'épopée égyptienne, un temps de réparation

L'épopée égyptienne fut donc aussi le temps des réparations ; les zébus indomptables furent hébergés dans l'un des plus grands hôtels. Recouvrant leur dignité. Un confort mérité, bien que discuté. Car les pièges de l'amalgame sont hélas vite tendus pour les grincheux et envieux. Le temps des réparations aussi en s'interrogeant sur l'identité de la nation, voire la construire, réunir en son sein à travers l'africanité de ses visages et cultures ; une africanité naguère peu assumée par tous ni davantage les origines qui fon dent la diversité des populations. Des questions balayées dans l'immense poussière soulevée par les foules emportées par l'ivresse d'un bonheur collectif. Tous malgaches, que l'on soit tsimihety, betsileo, sakalava ou antandroy ou merina, tous africains, un bonheur et une unité ancrés dans l'histoire en apothéose des Barea. **Que la partie africaine fût interrogée hier encore dans l'imaginaire des Malgaches, une certitude, elle apparaît aujourd'hui assumée** au cœur de la nation qui s'identifie – la réalité est là, définitive- au continent africain.

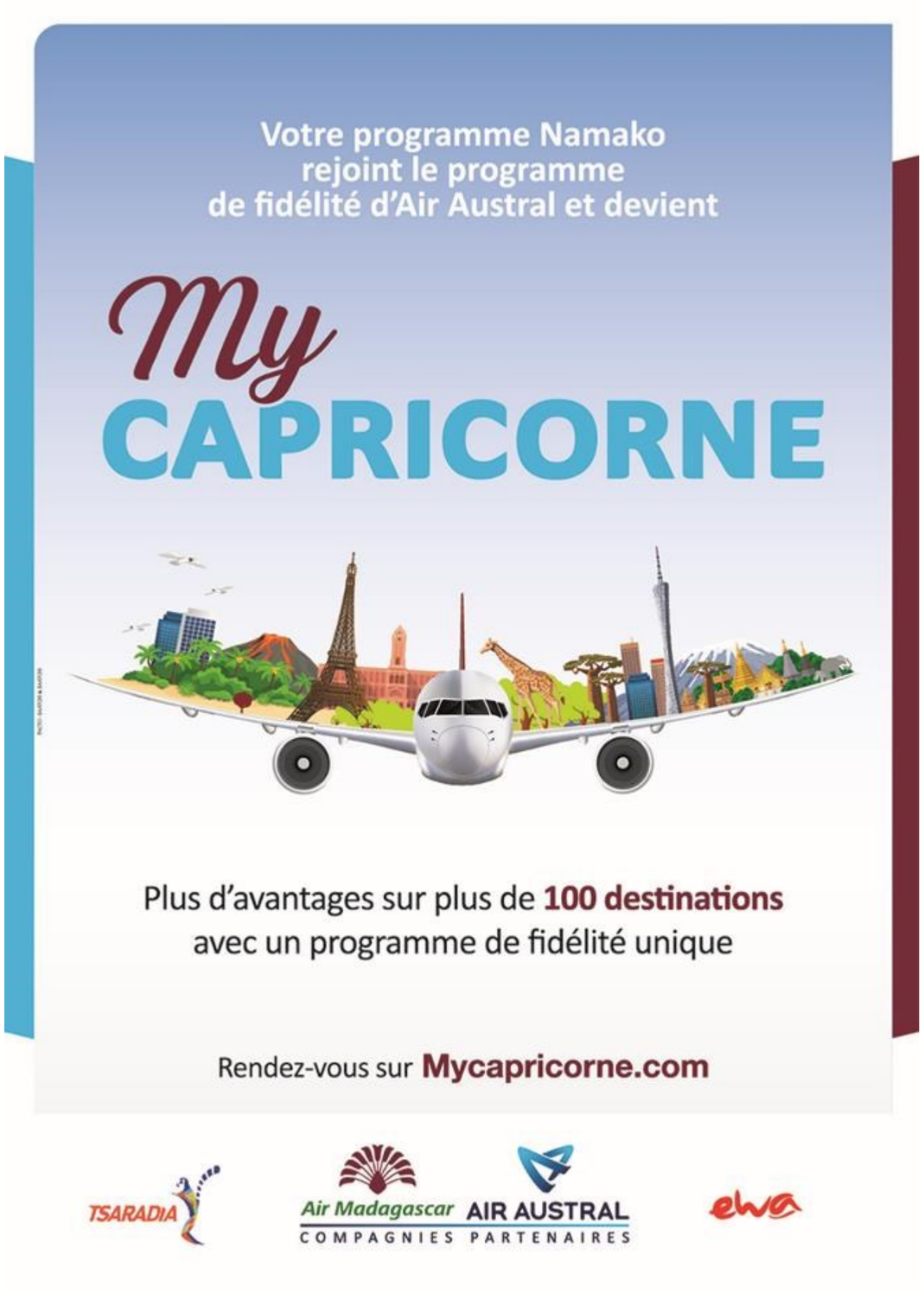
L'or brun de l'île

Autre conséquence de ce rêve fou devenu réalité : le rayonnement de Madagascar ne sera plus cantonné à la vanille, cette épice la plus chère au monde après le safran. L'or brun de l'île devra à l'avenir compter avec les Barea. L'effervescence autour des Barea se compte en semaines, en mois, va faiblir ensuite, mais l'épopée folle de l'équipe de Faneva Andriantsima se confond à jamais à l'Histoire de Madagascar.

Le football malgache n'aura plus le même visage, miséreux, triste à faire pitié. L'espoir a contaminé le sport célébré par tous. Le carré d'as ou la coupe, c'est pour 2021 ou les éditions suivantes. C'est une nouvelle ère qui commence, l'ère du changement sans plus attendre. ■

Hanitra Rabefitseheno

Air Madagascar



Au Café du Musée le chef se met à table

Au commencement, il y a une passion. La gourmandise en a d'abord semé les graines. Dans un établissement intelligemment construit dans des matériaux brique et bois dont des nuances couvrent les murs avec raffinement et sobriété. Le chef du Café du Musée nous reçoit dans la véranda adossée à la salle principale, prolongée par les figures géométriques d'une pelouse au peigne vert résolument *british*. Nous sommes dans le quartier du Palais de la reine et du Musée de la photographie. Avec quarante couverts par service, le Café du musée concocte une cuisine inspirée par un chocolat issu des fèves d'un cacao connu pour être l'un des meilleurs du monde. Si Johary Rakotoson, le désormais ambassadeur national de la chocolaterie Robert sait faire exploser les saveurs du chocolat dans nos palais, il associe en cuisine apprentissage et rigueur tout en recherchant d'une carte à l'autre l'innovation et l'audace. Avec un parcours aux débuts difficiles, mais guidé par de grands maîtres.

La brigade du Café du Musée ; au centre le chef Johary Rakotoson - Photos : Café du Musée

Le café du Musée vient de libérer ses derniers clients. En ce jour d'hiver aux températures étonnamment estivales, ce jeudi 8 août, Johary Rakotoson se met à table avec simplicité, nous accordant volontiers un entretien qui suit quelques jours plus tôt un déjeuner dont nos papilles et nos yeux se souviennent encore. Nous abordons la dureté du métier. Le chef admet qu'il faut se battre. Ce chef d'entreprise combatif est d'abord un artisan d'une cuisine inventive.

L'hôtellerie-restauration

« La restauration, c'est une culture que nous n'avons pas chez les Malgaches. La persévérance, la rigueur on n'a pas ça, c'est le *mora mora.* La vigilance, être toujours au top, chaque minute, chaque heure. C'est dur, très, très dur ». Mais les talents ne sont pas la priorité du chef, qui préfère en effet former sa brigade et des jeunes motivés, conscients de commencer par le premier échelon, même diplômés. Très vite est évoquée l'écueil de la formation : « il ne s'agit pas de blâmer les écoles ou les institutions, mais les niveaux ont vraiment diminué. On n'apprend rien. On prépare la soutenance, on fait des stages, sinon on publie des livres, etc. Pourtant, l'hôtellerie-restauration demande beaucoup de terrain. Donc, là, c'est vraiment très compliqué de chercher une main d'œuvre ». Et de poursuivre : « on démarre d'abord en tant que commis. En salle on est serveur, ensuite chef de rang, puis maître d'hôtel. Le chef de rang, le chef de partie, ce sont des sortants N+1 de l'INTH. Ils sont là depuis 2 ans, ils ont été formés, ce sont des personnes promues cette année, l'un en cuisine chef de partie, l'autre en salle chef de rang. Je n'ai pas encore de maître d'hôtel, je pense que le chef de rang sera promu dans deux ans ». Le gros écueil chez les jeunes ? « Quand on publie une offre d'emploi pour trouver un barman, un serveur, il n'y a aucun étudiant, aucune étudiante des écoles hôtelières qui postulent. Pourquoi ? Ils sont de niveau M1, M2, ils ne veulent pas passer par les étapes, et ça, c'est un gros problème à Madagascar ».

Une cuisine sans pression

Lorsqu'un retour à Madagascar semble s'imposer, Johary Rakotoson alors en poste Au Bœuf sur le toit un restaurant de renom, va quitter la capitale française non sans avoir appris une cuisine de l'excellence et consolidé un métier où l'exigence est de tous les …/…

Le futur chef a déjà envoyé des centaines de CV, mais seuls quatre établissements répondront et parmi eux, Anjajavy, le Coup d'État, Le Palissandre. Ce sera le Coup d'État. « Je vais vous raconter une anecdote, je suis revenu de France, on m'avait proposé le poste de chef de cuisine, à l'ouverture. Après l'entretien d'embauche, je suis rentré à la maison, j'en parle à mes parents, mon père me dit : « tu es fou ! Qu'est-ce que tu connais en gestion du personnel, en gestion de stocks, tu ne connais rien ! ». « Le lendemain, j'y retourne et je dis « Monsieur, cherchons un chef, je peux le seconder ». J'ai donc débuté en tant que second chef de cuisine ».

Un coup de maître

Au bout de trois ans, Johary Rakotoson se retrouve à la tête de la brigade. C'est le début d'une angoisse qui monte. 80% du personnel en cuisine partis suivre l'ancien chef. « La quatrième année, j'ai vécu ce que j'ai vécu pendant mon stage, là-bas en France. C'était quoi ? C'était cette angoisse de ne pas réussir. C'était trop dur, nous n'étions plus que trois cuisiniers, vous vous souvenez, à l'époque, on faisait la queue pour manger au Coup d'État, on faisait quatre-vingt-dix couverts par jour. Les deux premières semaines, en France, c'était l'enfer pour moi ! [rires] ! J'avais deux apprentis français avec moi, ils faisaient une formation en alternance, ils avaient plus de connaissances que

moi, ah la la ! Moi, j'avais vingt-trois ans, eux, ils avaient seize-dix-sept ans, et pourtant ils étaient déjà dans le rythme, ils connaissaient déjà l'établissement : **six mois à l'école, six mois en entreprise, une formation en alternance de deux ou trois ans, je pense que c'est un grand manque à Madagascar ».** « Certes à l'INTH, « ils font beaucoup d'efforts, mais les opérateurs doivent participer, moi, je pense. Ils doivent participer pour que l'on accepte enfin les formations en alternance. Et à Vatel ? «Vatel, c'est international, ils ont une franchise à Maurice, je vais vous dire, les formateurs de Vatel sont pour la plupart des formateurs de l'INTH, même si de temps en temps ils ont des intervenants, des chefs, qui viennent de la Réunion ou de l'île Maurice. L'avantage d'une formation chez Vatel, les étudiants - ils ont les moyens – ont l'obligation de partir à l'étranger pour leur stage en première année ».

De commis à second de cuisine

Avant tout, ce qui est recherché chez les futures recrues, c'est ce qu'appelle le chef le plus inspiré de la Haute-Ville « un état d'esprit », celui de vouloir démarrer bas. « Celui que j'ai en cuisine a démarré en tant que commis, et l'autre en tant que serveur, lui. C'est mon chef de rang maintenant » Tous deux titulaires d'un Master. « Un manageur doit connaitre tout le boulot du personnel. Chaque fois, je dis, dans les grands hôtels, il y a des serveurs, des chefs de rang qui ont dix-quinze ans d'expérience, et vous voulez être manager de ces gens-là en sortant de l'école ? », je leur dis « au bout de trois jours, vous allez abandonner ! En sortant de l'école, comment voulez-vous ? C'est impossible » [rires], mais c'est impossible ! ». C'est impossible ! ».

Un équilibre entre humanité et management

Et comment se passe un entretien ? « Je leur demande beaucoup de choses, surtout leur objectif dans la vie. Surtout dans leur vie professionnelle. Si je vois qu'ils ont des objectifs, je les aide à intégrer l'équipe, s'ils hésitent, je ne les prends pas ». Les conditions ? « L'honnêteté, c'est vraiment un grand atout dans l'hôtellerie, ici, à Madagascar, c'est le niveau de vie, c'est économique, Je parle de l'économie en général, un cuisinier peut vous prendre un demi-beurre, un demi-litre d'huile par jour ! … pour faire vivre leur famille ! Parfois on est obligés de faire le gendarme ! C'est dur ! Et en contrepartie, on donne des primes. On fait ce qu'on peut. Mais on sait aussi que ça ne suffira jamais à tout combler, c'est trop dur pour eux, c'est aussi ça la réalité. Pourtant vous êtes entrepreneur, le business doit générer un bénéfice.

La balance entre l'humanité et le managérial

C'est difficile, il faut faire la balance entre l'humanité et le managérial, des fois, ça ne peut pas aller ensemble. L'honnêteté oui, la régularité aussi. « En salle par exemple c'est le service, et en cuisine, c'est la régularité aussi.

« En salle par exemple c'est le service, et en cuisine, c'est la régularité de la qualité dans les assiettes. Une qualité de présentation uniforme et identique de la première assiette à la dernière. Qu'il s'agisse de la présentation et du goût, il s'agit surtout du goût. Moi, je pense que si on fait la même chose tous les jours, on devrait acquérir des automatismes, et **quand on oublie quelque chose avec la même assiette, avec du carpaccio, vous oubliez encore quelque chose, ça me met hors de moi ! ».**

Les réseaux sociaux

En salle, la rigueur et la régularité ne suffisent pas, Johary Rakotoson se doit de tisser un lien permanent avec la clientèle : « moi, je pense que c'est vraiment nécessaire, c'est surtout en fait pour lutter contre les réseaux sociaux. Je m'explique, surtout pour les Malgaches. **On ne prend pas conscience de la puissance des réseaux sociaux. J'ai l'habitude d'aller de table en table, parler avec les clients, demander si tout va bien,** les gens apprécient beaucoup, etc. Mais certains disent « oui, ça va », et derrière, ils envoient « ça ne va pas » sur Facebook, sur les réseaux sociaux, etc.

Le droit à zéro erreur

Par exemple un seul avis qui soit mauvais et ça ruine tout ». Les clients osent-ils critiquer devant le chef ? « Oui, enfin, non, chez les Malgaches, c'est rare, mais les étrangers ont la franchise. Peut-être que critiquer …/...

Photos : Café du Musée

en face, c'est compliqué, nous les Malgaches, on ne sait pas dire non. Pour s'exprimer, c'est mieux par le biais des réseaux sociaux ; voilà, c'est entre la personne et le média. Et là, ils ne vous donnent pas la chance de vous défendre ou de vous rattraper. Vous pouvez lui offrir quelque chose, un café, on peut s'excuser, voilà, ils vous assassinent sur les réseaux sociaux ».

« On n'a pas le droit de faire une erreur ! Je vais vous raconter un truc, je travaillais au Coup d'État, c'était pareil quand je travaillais au Café de la gare, vous savez à Madagascar, la concurrence, hein ! Vous avez un restaurant, vous voyez que le mien marche, vous cherchez une boîte de référencement, vous dites « donnez-moi de mauvais avis » et eux ils recrutent ou ils créent de faux comptes et ils balancent sur Tripadvisor et Facebook ! ».

Une cuisine inventive

Côté cuisine, ce qui saute aux yeux du client, c'est l'audace et l'innovation que dévoilent les intitulés. Des saveurs sucré-salé, des incursions du chocolat savamment étudiées avec les fruits de mer, le foie gras et une cuisine avec malice et allégresse. « Je ne fais plus d'essais sauf pour un produit particulier, par exemple le caviar, pas le caviar d'esturgeon, mais le caviar de chocolat, le caviar de fruit, pour ma prochaine carte, je vais mettre un peu de caviar ». En ces premiers jours d'août, le chef du Café du musée nous promet une carte des plus alléchantes : un caviar de chocolat avec « du chocolat noir un peu acidulé. Il y aura comme plats, le médaillon de langouste en entrée. Je propose de la langouste à la mayonnaise – à l'ancienne – qui marche très bien d'ailleurs. Personne n'en fait, moi je le fais ! [rires] Sinon la langouste gratinée, je ne sais pas, mais **c'est sûr que je vais proposer le médaillon de langouste entouré de feuilles de banane et je vais mettre du caviar de chocolat dessus** ». On arrive à la fin de la saison pour les fruits de la passion. « Il y aura plus de papaye, d'ananas. En plat chaud, peut-être, un filet de dorade, une chaire toute blanche, je vais le préparer en vapeur, en papillote, avec à côté, un peu de caviar au chocolat. Les poissons ne sont pas au chocolat dans la carte.

Le chocolat au menu

La terrine de foie gras maison à la truffe de cacao au gingembre ravit toutes les papilles et fait la fierté du chef : « **C'est tout simple, déjà le foie gras, ça se mange sucré-salé, pourquoi pas avec du chocolat ! C'est un plat qui est très apprécié, vraiment. Les gens étaient réticents au début, après, c'est toute une satisfaction des cuisiniers** ». Le chef apprécie les circuits courts, qui garantissent de bons produits, des coopératives d'éleveurs font le déplacement chaque semaine de Behenja « le pays du foie gras à Madagascar ». Impossible non plus de faire l'impasse sur la truffe de cacao et « son gingembre confit à l'intérieur » et gare à la moindre erreur ! « **L**à, si on oublie le thym au dernier moment, je deviens intraitable !

À portée de toutes les bourses

Le chef veut en mettre sa cuisine à la portée de toutes les bourses. Une cuisine qui lui plaise d'abord, capable de s'adapter aux palais des Tananariviens, le chef se posant comme un fin connaisseur des palais des Tananariviens et insiste sur les échanges qu'il entretient, attentif, avec ses clientèle. Et pour cause, une cuisine autour du chocolat, c'est avant tout un pari avec ses amis chocolatiers de France qui l'ont invité à la prudence. « On ne faisait que snack et salades pendant un an. On a mis du temps, puis, on a décidé d'ouvrir le soir et faire une vraie carte. Alors avec tous les restaurants qui se trouvent en bas – nous, on est sur la haute-ville – il y a une vingtaine de restaurants qui marchent bien, les gens y vont tous les soirs. **Parmi tous ces restaurants, seuls les italiens se différencient – sinon les cartes se ressemblent un peu, on s'était dit si notre carte ressemble un peu, pourquoi ils monteraient chez nous ?**

De grand maîtres

Du coup, on est revenus de loin, parce que chez Princesse Bohra, à Sainte-Marie, j'ai rencontré des chocolatiers, j'ai rencontré donc Patrick Roger. C'est un grand chocolatier, il a une dizaine de boutiques à Paris, et il se spécialise aussi dans les sculptures grandeur nature au chocolat. Il a l'exclusivité d'exposer dans les musées à Paris. Il a le titre de Meilleur Ouvrier de France, d'ailleurs. Pour conclure : « Oui, ça marche bien ! ». Mais le plus grand rêve du chef inspiré, quand on vient à Tanà « que l'on pense Café du musée tout de suite ! ». La distance ne rebute ni les jeunes qui constituent le plus gros de la clientèle ni ceux venus du quartier animé le plus proche –Antananinarenina et ses ministères. Une clientèle qui affectionne les soirées à thèmes avec une musique qui fait la part belle aux accents chauds du jazz joué au piano et à la contrebasse.

« Toutes mes économies misées dedans »

Le chef est aussi un entrepreneur. Désignant le Musée de la photographie, qui surplombe le restaurant : «la maison que vous voyez là, c'était l'ancienne résidence des maires d'Antananarivo. La famille Andriamanjato est la dernière à l'avoir occupée. Et la région d'île-de-France, avec la mairie, a eu l'initiativede rénover ça. Cette maison [NDLR : le restaurant] n'existait pas. Ce sont toutes mes économies que j'ai misées dedans ! Si je perds tout ça, je vais être à la rue ! [Rires].

Un soutien de tous les instants

Mirana Rakotoson est un sérieux atout et un pilier incontournable. Associée à son époux de chef, diplômée de l'ISCAM, son Master Hôtellerie-tourisme en poche, Mirana revient à Madagascar et travaille d'abord dans de prestigieux établissements avant d'assurer aujourd'hui la gestion du restaurant.

F&B manager

Vingt ans d'expérience derrière soi, le chef Johary n'oublie pas ses maîtres : « Ce qui m'a construit, c'est mon séjour en France et surtout, c'est grâce à une personne avec qui j'ai travaillé pendant quatre ans, le propriétaire, François-Xavier Mayer, qui était dans le groupe Princesse-Bohra-Café de la gare, c'est lui qui m'a tout appris. C'est un ancien de l'école hôtelière de Lausanne. J'étais à l'époque F&B manager du groupe. On faisait la navette entre Ste-Marie-Café de la gare ».

Une enfance gâtée

Le chef nous conte avec tendresse comment lui est venue sa passion pour la cuisine. Née de sa gourmandise, du talent exquis d'une mère souvent aux fourneaux pour régaler ses convives. «Elle organisait des dîners, elle faisait vraiment de la bonne cuisine, mes parents étaient membres du Lion's club, souvent ils recevaient, les convives partaient vers minuit, je descendais en pyjama, je mangeais les restes, des mousses au chocolat, j'adorais ça ! ».■

Propos recueillis par Benoît Anceau et Hanitra Rabefitseheno

Photo de l'affiche : Atelier sur les cacaos de Brickaville - Rendez-vous café du musée de la photographie le 14 08 2019

JOHARY RAKOTOSON

1976 3 avril, naissance à Majunga
Scolarité chez les Jésuites – Bac à Fianarantsoa
ISCAM droit, marketing, communication
INTH Institut National de Tourisme et d'hôtellerie
2002 BTS Tourisme–arts culinaires
Au Bœuf sur le toit, groupe FLO, Paris 8e
2003 Coup d'État : second ; puis chef de cuisine
2009 F&B manager : Princesse Bohra–Café de la gare
2018 Café du Musée Antananarivo : chef & gérant
2019 Participe aux rendez-vous du café histoire, Musée de la photographie d'Antananarivo

BIO EXPRESS

Orange Money

RENCONTRES

Il est de ceux qui tordent le cou aux idées reçues, de ceux qui démontrent par l'action que la volonté d'apprendre peut suffire à étonner l'Autre. Son surnom est né de façon naturelle pour désigner celui qui vient de l'étranger mais qui parle et maîtrise effrontément le parler quotidien de la grande Île rouge, *Vazaha miteny gasy*. **Payton Hansen** est né aux États-Unis, rien ne le prédestinait à passer une partie de sa vie sur les terres malgaches, le hasard a cependant bien fait les choses lorsque son envie d'œuvrer pour des associations humanitaires l'a transporté à Madagascar ; il atterrit alors dans la ville d'Ambositra. Il nous raconte comment il s'est efforcé de devenir plus malgache que les Malgaches eux-mêmes, quand certains Malgaches tentent de ressembler aux Européens, étrange paradoxe de la vie moderne. La question de la double culturalité est un débat qui agite la société, la nécessité pour les jeunes de la diaspora d'apprendre la langue de leurs ancêtres est une idée, qui fait certes son chemin, mais lui, Payton Hansen, a trouvé la solution. Chose heureuse, le nombre d'expatriés à Madagascar sachant manier le malgache avec aisance va croissant, même s'il reste anecdotique. Il n'en demeure pas moins que notre Américain à Mada se singularise par sa farouche envie de montrer, à travers les réseaux sociaux, que la langue et ses subtilités même argotiques n'ont plus de secret pour lui. Avec humour et tendresse, Payton Hansen nous transmet son amour du *teny malagasy* et au-delà de son attachement à toute la culture malgache qui fait aujourd'hui partie de sa vie. **ENTRETIEN**

Vero Raliterason

Un Américain à Mada

Lorsque vous croisez la route de Payton Hansen, ne vous épuisez pas à parler anglais. Missionné dans les quartiers, en ville ou à la campagne, rompu à l'engagement associatif, ce vahaza pas comme les autres parle couramment malgache. Seules lui les résistent les subtilités de la langue. Plus pour longtemps.

Quelles ont été vos premières impressions en arrivant à Madagascar et en découvrant les Malgaches ?

Ma découverte de Madagascar remonte à longtemps maintenant, mais lorsque je suis arrivé pour la toute première fois, je suis allé habiter directement à Ambositra et non à Antananarivo et ce dont je me souviens surtout, c'est que je ne savais pas du tout quelle nourriture je pouvais manger car personne ne m'avait donné d'indications auparavant. C'est la personne avec qui j'ai habité, un Malgache, qui m'a emmené dans une petite épicerie de quartier et, ne comprenant pas la langue ni ne sachant à quoi correspondaient les aliments présentés dans la vitrine, j'ai montré un produit du doigt et sorti ce qui devait correspondre à environ 100.000 FMG sans savoir ce que cette somme pouvait représenter ! Ce qui m'a donc marqué à mon arrivée était le fait d'être totalement perdu, comme un sentiment de nouvelle naissance. Tout reprendre à zéro.

Qui êtes-vous Payton ? Quelles sont vos activités ? Dites-nous en un peu plus sur ce qui vous a amené un jour à Madagascar.

On me connaît sur les réseaux en tant que « *vazaha miteny gasy* » mais je m'appelle Payton Hansen et je suis né à Las Vegas dans le Nevada, aux États-Unis, puis ma famille s'est installée en Utah où j'ai grandi. À l'âge de dix-neuf ans, j'ai pris la décision de me rapprocher des associations caritatives pour partir en mission humanitaire (« *asasoa* ») et ce sont les organisateurs qui ont sélectionné Madagascar comme destination en ce qui me concernait. Nous étions dix missionnaires à partir ensemble. J'ai donc débarqué là-bas à l'âge de 19 ans pour 2 ans avant de revenir aux États-Unis pour achever mes études à l'université en Relations Internationales durant 4 années. Mon activité lorsque je suis aux États-Unis consiste à travailler avec ma famille qui possède une entreprise en charpenterie (« *fànaka* »). Lorsque je suis à Madagascar, je travaille sur plusieurs projets, dont les vidéos «*Vazaha miteny gasy* » ce qui m'amène à voyager un peu partout dans l'île.

Avez-vous appris le malgache en arrivant là-bas ou bien aviez-vous pris quelques cours avant votre départ ?

J'ai appris quelques bases durant 2 mois mais il ne s'agissait vraiment que du strict minimum pour construire un peu de vocabulaire et les modes verbaux. C'était utile mais pas suffisant pour se faire comprendre . J'ai eu la sensation de tout apprendre vraiment en arrivant sur place.

> Ce qui prévaut dans l'apprentissage de toute langue, c'est sa propre abnégation, le fait de se mettre en situation d'accepter de partir de zéro

Quels conseils donneriez-vous à celui ou celle qui voudrait aujourd'hui se lancer dans l'apprentissage du malgache ?

Il faut avant tout de la volonté, l'intelligence ne suffit pas. Ce qui prévaut dans l'apprentissage de toute langue, c'est sa propre abnégation, le fait de se mettre en situation d'accepter de partir de zéro et se dire que seul celui qui nous enseigne sait. Si on a cette aptitude et cette humilité, alors on met toutes les chances de notre côté. Si on est motivé et qu'on a la possibilité d'y vivre en immersion totale et non avec les expatriés, je dirais qu'en une année, on peut apprendre le malgache.

Qu'est-ce qui vous a paru le plus difficile dans l'apprentissage de la langue ?

Ce qui rend le malgache difficile selon moi c'est d'abord la façon de construire les phrases qui diffère totalement de la langue anglaise. En anglais, on débute par le sujet alors qu'en malgache on ne découvre le sujet qu'en fin de phrase et la formation du verbe dépend aussi de la place du sujet, par exemple on dit : « ianao mamaky » (tu lis) ou « *ilay boky no vakiana* » (le livre est lu) ou « *ilay fotoana hamakiko anazy* » (le moment où je le lis). En fait, il faut penser la phrase en totalité avant de pouvoir traduire une phrase de l'anglais au malgache. Et bien sûr, la prononciation est une autre des difficultés, entre les « -tr, -ndr » et les « *kadradraka* » (cafard) [rires].

Bio express

1992 : 29 mars, naît à Las Vegas

2011-2013 : Engagement associatif Ambositra, Antananarivo, Mahajanga

2017 : Licence Relations internationales, University of Utah

À ce jour : specialisé dans l'ébénisterie sur-mesure

Entreprise Fantastic-MrFinds

Propose des cours de malgache aux expatriés

Le plus de Trait d'Union :

https://www.youtube.com/watch?v=1Ph5C2d3DLE

https://www.youtube.com/watch?v=lUu6FGjkvuE

La maîtrise de tout cela prend du temps. Mais j'aime profondément la langue malgache, aujourd'hui elle coule de source dans ma tête. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'en oublie l'anglais car il est impossible d'oublier sa langue maternelle, mais le malgache est devenu naturel pour moi. Je ne suis pas encore un grand spécialiste de la langue mais je trouve qu'elle permet de mieux exprimer son avis, ses sentiments. Je pense que ceux qui sont à l'origine de la langue malgache sont des gens très intelligents car, comparé à l'anglais ou au français qui comptent de nombreuses exceptions et règles contradictoires, le malgache, lui, a des constructions verbales simples avec des règles immuables, ce qui en fait une langue plus simple à apprendre de ce côté-là. Mais il y a toujours moyen de parfaire encore mon niveau car même si j'ai parfois le sentiment de bien maîtriser la langue et me faire comprendre sans difficultés, il suffit que je participe à des cérémonies de joutes verbales (*kabary*) pour me dire que je ne suis pas encore totalement à l'aise. Je peux en capter le sujet mais pas les subtilités.

En parlant de kabary, connaissez-vous des artistes poètes ou écrivains malgaches ? Est-ce un domaine que vous aimeriez approfondir ?

À dire vrai, je n'en connais pas beaucoup. Le poète que je connais et que j'apprécie est J-J Rabearivelo dont j'ai lu les poèmes et l'histoire de sa vie qui fut passionnante. Il est vrai que j'aimerais m'intéresser de plus près à la littérature mal-

> « J'ai tout mis en œuvre pour me fondre dans la population et faire en sorte d'être considéré comme un malgache à part entière ».

gache, en savoir plus aussi sur la culture et l'Histoire de Madagascar. Il fut un temps, lorsque j'étais encore missionnaire, au bout d'environ une année, je me vantais de tout connaître de la culture et de sa langue et en fait, je me suis rendu compte que je n'en maîtrisais même pas 1%. Je reste un Américain ! Je ne peux pas me mentir à moi-même, la culture et la langue ont encore plein de secrets à dévoiler et j'ai hâte de les découvrir. Côté musique, j'apprécie les chansons de Samoela et du groupe Tarika. Qui sait, je ferai sûrement des vidéos en chansons prochainement ! On peut déjà m'entendre dans le titre d'Ari Nao, « *vazah'gasy* » que vous avez interviewé dans un numéro précédent.

Est-ce que l'intégration n'a pas été trop difficile ?

L'avantage avec le travail de missionnaire c'est qu'il y a toujours quelque chose à faire, toujours des gens à aider et des lieux où se rendre. Le fait de ne jamais s'arrêter et de ne pas s'ennuyer a beaucoup contribué à ne pas avoir le mal du pays. J'en ai au contraire profité pour en savoir plus sur la culture. Le plus dur était vraiment l'apprentissage de la langue. Je me souviens d'une fois où quelqu'un m'a posé la question « *Iza ny anaranao* ? » (comment t'appelles-tu ?) et, alors que j'avais appris cette phrase depuis longtemps, j'étais incapable de comprendre car sa façon de le dire ne ressemblait pas à ce que j'avais entendu jusque-là. Les accents et les dialectes sont aussi une difficulté supplémentaire.

Vous êtes-vous toujours senti considéré comme un *vazaha* là-bas ou y a-t-il un moment où vous vous êtes sentis comme un malgache ?

Les deux à la fois en fait car même si on ne peut pas ôter le fait que j'ai la peau blanche et que pour tous je sois un « *vazaha* », et ce même vis-à-vis d'amis proches avec qui on sent que les relations ne sont pas totalement libérées, probablement dû à l'écart de culture qui persiste, pour ma part, j'ai tout mis en œuvre pour me fondre dans la population et faire en sorte d'être considéré comme un malgache à part entière. C'était en tous cas à cette époque mon vœu le plus cher. Je voulais que les gens fassent abstraction de ma couleur de peau et que nous ne soyons tous que des êtres humains parlant la même langue et vivant sur les mêmes terres. Je voulais ressembler à un vrai malgache. Je suis même allé jusqu'à boire l'eau à la pompe comme tout un chacun parce que j'estimais que j'étais capable de tout faire comme les Malgaches.

S'il fallait ne retenir qu'une seule chose parmi tout ce que vous avez le plus apprécié, quelle serait-elle ?

La liste serait longue mais sans équivoque, c'est en premier la langue, c'est ce qui m'a le plus attiré. Puis vient ensuite l'environnement, les bords de mer et la diversité des paysages entre les collines, les plages, les lacs, les forêts … J'ai déjà pas mal voyagé, sauf peut-être dans le Sud de l'île mais j'ai beaucoup visité le Nord. On retrouve cette diversité dans tous les domaines, la nourriture, la culture et tout cela en fait un pays vraiment unique.

En parlant de nourriture, quel est donc votre plat préféré ?

Au début j'adorais le *tsaramaso sy saosisy*, bien gras mais il m'est arrivé un jour, après une journée quasi entière sans avoir mangé ni le

matin ni le midi, de dîner chez des amis et ces derniers m'ont servi du ravitoto, plat que je n'affectionnais pas particulièrement auparavant mais ce jour-là, la faim se faisant tellement sentir, j'ai dégusté le plat avec plaisir et depuis, je peux dire que mon plat préféré est le *ravitoto* !

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué dans la culture malgache et qui, selon vous, caractérise les Malgaches ?

C'est clairement le « *fihavanana* » ! Parfois avec la modernité et les temps actuels, on a tendance à l'oublier, particulièrement à Tanà où les gens vivent au rythme de leur travail et de leurs occupations, mais on sent, notamment en province où la vie est plus tranquille que le « fihavanana » est la chose la plus importante pour les Malgaches et je me reconnais dans ces valeurs d'entraide et de respect de son prochain. Le fait d'apporter son aide à un inconnu du simple fait que cette personne soit Malgache est cela de façon la plus naturelle possible est une grande valeur pour moi qu'on retrouve dans peu de cultures.

Page 31 : Payton Hansen

Ci-dessus : pérégrinations

Ci-dessous à gauche : un coup de cœur : « Tranainy » !

Ci-dessous à droite : un cours d'anglais

Merci Payton ! Mirary ny soa sy tsara rehetra, mahazoa izay irina dia tongava amin'ny avo indrindra. ■

Propos recueillis par Vero Raliterason

REGARDS

Trait d'Union poursuit sa quête de questions pour aujourd'hui et demain ; notre propos ici est de partager une vision du monde qui se nourrit d'une compréhension de plusieurs univers qui ne sauraient se soustraire à leur interdépendance ni au futur. Et c'est heureux. Mais combien ardu. À travers les contributions, il s'agit d'élargir le champ des possibles, susciter l'envie, aiguiser la curiosité, interroger notre monde ici comme là-bas. Rien n'est stable, tout reste à construire. Rien ne peut être appréhendé isolément, tout est à inscrire dans un monde relié, et faut-il l'admettre, connecté. De timides lueurs d'espoir transpercent l'édifice d'une nation debout mais fragile tandis que de multiples acteurs inlassables, des Sisyphe des temps modernes, veulent transformer une société traversée par des paradoxes, mais vivante, et s'emparent ainsi de problématiques. L'éducation, la culture, et au-delà l'Histoire et l'identité. Car qu'est-ce qui se joue sinon un avenir à partager. De nécessaires valeurs communes, des enjeux qui ne trouveront de réponses que dans la conscience des défis auxquels sont confrontées les jeunes générations. Sans assener des injonctions ni proférer des incantations, les soutenir, les accompagner, les guider relèvent d'un devoir. Un devoir de transmission. Une transmission telle la sève qui nourrit un baobab pour demeurer à travers les siècles, témoin d'un passé qui garantit l'ancrage d'un présent pour mieux affronter le futur. Avec **Jean-Luc Raharimanana** et **Marie-Michèle Razafintsalama,** place à deux points de vue qui font écho l'un à l'autre par le biais de l'écriture.

Hanitra Rabefitseheno

LE REGARD DE TRAIT D'UNION

Raharimanana est le plus médiatisé des écrivains malgaches hors de Madagascar. France Inter, Jeune Afrique, Le Point Afrique, les éditions qui ont interviewé Jean-Luc Raharimanana ou publié des critiques sur ses ouvrages ne se comptent plus, preuve en est que son œuvre est incontournable dans les rédactions où la chose littéraire est une matière d'exploration des univers, et de l'Histoire. Des rédactions pour lesquelles les œuvres francophones ou africaines nous racontent le monde, déconstruisent des représentations, en tissent de nouvelles. Chez Raharimanana, c'est la restitution par l'écriture d'un monde où la vérité de l'âme le dispute aux pires turpitudes des hommes, c'est la laideur transcendée par l'écriture, tour à tour indicible, crue, violente, d'où surgit aussi, inattendue ou attachante, profonde ou apaisante la beauté enfouie, prometteuse ou réparatrice. Lire Raharimanana, c'est faire oeuvre de citoyenneté, voir, entendre, écouter une mémoire oubliée ou un passé falsifié. Le lecteur s'empare d'une mémoire collective, l'insurrection de mars 1947, l'indépendance de Madagascar ou les évènements de 2002. Mais la perception du monde et des êtres à travers l'histoire est servie, chez Raharimanana par une écriture profondément intelligente et admirablement juste, qui ravit autant les férus de littérature que ceux qui en découvrent les genres et les vertus.

Pour aller plus loin **le plus** **de Trait d'Union**

https://www.jeuneafrique.com/mag/549183/culture/litterature-revenir-lhistoire-de-madagascar-face-aux-crimes-et-aux-revoltes-de-la-colonisation/

https://www.franceinter.fr/emissions/ouvert-la-nuit/ouvert-la-nuit-31-janvier-2012

https://www.lepoint.fr/culture/raharimanana-je-portais-jusqu-ici-en-moi-la-violence-de-mon-pays-28-03-2018-2206280_3.php

Né le 26 juin 1967 à Antananarivo, l'auteur de Nour, 1947 (2001) et Revenir (2018) - pour ne citer que quelques uns de ses titres - a d'abord été professeur de lettres avant de se consacrer exclusivement à l'écriture.

Atsipy ny teny eny an-tandrok'omby, atsipy ny teny eny am-po ny mahalala, on lance la corde au cou du taureau, on lance la parole dans le cœur des sages. Pour se rendre compte de la dangerosité d'une parole dite, comme le taureau qui se rebiffe, qui refuse d'être enchaîné, tenu par un nœud, aspirant éternellement à la liberté, comme la parole dans le cœur des sages qui jaugent par sept fois les mots qui s'évertuent à sortir de leur bouche.

Le roman malgache, un genre mineur ?

Par *Raharimanana*

Quelle est la place du roman ? Raharimanana nous apporte des réponses qui livrent sa vision du monde, celle de la société, et qui interrogent de fait les nôtres. Inscrite dans une perspective historique, sa vision nous bouscule pour mieux nous inviter à la réflexion autour de la place du roman, une place qui au-delà de la beauté des mots nous renseigne sur l'indicible qui devient dicible et sur la place laissée vacante par des grands maîtres qui méritent mieux qu'un souvenir et constituent un héritage auquel il faut continuer à rendre vie.

En l'espace d'un instant, j'ai hésité avant d'écrire ce billet, oui, billet et non pas article, car cela fait longtemps que j'ai quitté l'écriture critique de la littérature, plongé que je suis dans mes romans, pièces et autres contes. Un billet donc, et non pas un article, car empreint de subjectivité et lié à mes propres repères. Ne cherchez pas dans ce qui suit un voyage exhaustif de la littérature romanesque malgache, mais seulement un parcours personnel, de ces romans, d'expression française ou malgache, qui ont jalonné mon écriture.

Première remarque : venir à la littérature malgache, c'est d'abord venir par le hainteny ou par la poésie. Le hainteny, fine forme de l'oralité, n'a pas d'auteur attitré mais requiert une légitimité sociale et une maturité certaine avant d'en faire usage, surtout en public. Sans reconnaissance de l'assemblée, il est illusoire de s'avancer sur ce terrain.

Atsipy ny teny eny an-tandrok'omby, atsipy ny teny eny am-po ny mahalala, on lance la corde au cou du taureau, on lance la parole dans le cœur des sages. Pour se rendre compte de la dangerosité d'une parole dite, comme le taureau qui se rebiffe, qui refuse d'être enchaîné, tenu par un nœud, aspirant éternellement à la liberté, comme la parole dans le cœur des sages qui jaugent par sept fois les mots qui s'évertuent à sortir de leur bouche. Jeune, et encore aujourd'hui, je ne me sens pas légitime de porter – à l'oral et en public du moins, ce hainteny si précieux. Mais j'ai lu. J'ai appris. Je l'ai appliqué dans mes livres, dans mes romans. Je pense même l'avoir intégré dans ma manière de penser, cette manière d'observer l'alentour, lentement, patiemment, avant de percer résolument vers le sens profond.

Ny teny tranon-kala, tsy hitoeran-drivotra, tsy manakana hazavana fa manohy ny atsimo sy ny avaratra, ny andrefana sy ny atsinanana, mitana ny marina eraky ny misy azy.

La parole est comme toile d'araignée, le vent ne s'y loge pas, elle ne s'oppose pas à la lumière, ni ne la repousse, elle relie le Sud au Nord, l'Est à l'Ouest, elle tient la vérité où qu'elle soit.

Du fait de cette présence forte du hainteny dans la culture et l'oralité, la poésie est de soi le genre le plus prisé, voire « naturel » des Malgaches. Les figures de Rabearivelo, de Rabemananjara, de Randza Zanamihoatra, Dox et autres illustres poètes ombragent fortement la feuille du jeune écrivain. Mais lorsqu'il faut chercher les romanciers, un temps d'arrêt est nécessaire, comme s'il s'agit d'un sujet incongru. Très vite, le réflexe va vers la littérature d'expression malgache et on pense à E.D Andriamalala, et son roman marquant « *Fofombadiko*», un roman d'amour à l'écriture cristalline et pure, où la simplicité de la narration se mêle à la

1947, où comment deux jeunes gens, Rija et Niry, se retrouvent mêlant leurs histoire d'amour à l'histoire du pays, où une promenade d'amoureux finalement se transforme en repli de résistance, dans le maquis de l'Est, la forêt abritant les rêves de liberté, liberté de s'aimer, et liberté pour un pays. J'ai lu ce roman dans les années 80, au collège, puis au lycée. Je ne comprenais rien au départ, mais des scènes me hantaient, le titre inoubliable (traduit en français pourtant, ce titre semble bien fleur bleue, *Ma fiancée*), un titre qui convoque les amours, les rêves, les utopies, un pays rêvé, un amour à atteindre. Publié dans les années 60, le roman fut le couronnement populaire de l'œuvre de l'auteur, au milieu d'autres titres, Ranomasina, Antso, Zazavavindrano, Taolambalo, Menarana, Hetraketraka, Voankazo nandrarana, Ilay vohitry ny nofy (ce dernier ayant reçu un prix littéraire du ministère de l'éducation en 1970). J'avoue qu'à part « Fofombadiko », de cet auteur je n'ai lu que Taolambalo, Hetraketraka et Vohitry ny nofy, bien plus souvent sous la pression de l'école que dans un choix assumé de lecture.

Sauf qu'au moment où adulte, j'ai décidé de me remettre à ses livres, j'étais déjà hors de l'île et depuis quelques années l'édition malgache avait périclité, les œuvres d'ED Andriamalala devenant plus difficiles à trouver.

Mais comment parler du roman d'expression malgache sans parler de Rapatsalahy Paul, dit Idealy Soa ? Auteur d'une soixantaine d'ouvrages, il a fasciné un nombre important de lecteurs malgaches. Des personnages passionnés, habités souvent par des esprits vengeurs, des allers-retours entre les traditions malgaches et leurs expressions modernes, une exploration permanente du monde des esprits malgaches, des croyances et des personnages de l'étrange, la magie, la sorcellerie, pour aboutir le plus souvent au fantastique, des histoires d'inspecteur, de meurtre sans résolutions. Rapatsalahy est un monument mais ses livres sont absents, l'objet livre est fait avec du mauvais papier, les rééditions et les reprises se sont arrêtées, la langue française a repris du poil de la bête et a relégué à nouveau le malagasy dans les oubliettes de la culture, d'autant plus que cette idée, tenace, tient toujours : un auteur malagasy serait moins important qu'un auteur français, d'autant plus que Rapatsalahy touche ici à une littérature populaire, plus apparentée à de la littérature de gare.

Adaptés à la radio, ses romans ont fait le bonheur de beaucoup d'auditeurs de l'époque, et votre serviteur lui-même, dès qu'il entendait ces mots : « Tantaran'i Rapatsalahy », il frissonnait d'avance, et quand il ne pouvait pas suivre l'émission, il inventait des histoires du même genre pour les raconter à ses amis.

Paul Rapatsalahy est né en 1911, et décédé en 1988. Il a été journaliste, directeur d'une maison de disque, a créé l'imprimerie et le journal Takariva (Takariva ou le début de la soirée, où les histoires naissent…), sans oublier ses nombreuses activités autour des arts, promotion des peintures, des sculptures, des jeunes talents, des Miss Madagascar, etc.

Romancier, mais précurseur dans l'entreprenariat des arts, Rapatsalahy est un personnage qui manque actuellement. Car voilà le paradoxe auquel les auteurs doivent faire face à Madagascar. Du fait de la lacune des structures de soutien, de création et de diffusion (un ministère de la culture digne de ce nom, des éditeurs, des imprimeurs, des mécènes, etc.), l'auteur est souvent obligé de créer lui-même les conditions de sa réussite.

Romancier, mais précurseur dans l'entreprenariat des arts, Rapatsalahy est un personnage qui manque actuellement. Car voilà le paradoxe auquel les auteurs doivent faire face à Madagascar. (…) l'auteur est souvent obligé de créer lui-même les conditions de sa réussite.

Rakotoson Michèle est de cette trempe, créatrice de l'opération Bokiko, soutien de jeunes auteurs à travers des ateliers d'écriture, des conseils et des accompagnements dans la publication des œuvres, et bien avant son retour à Madagascar, responsable d'un concours littéraire à Radio France internationale, militante, journaliste, organisatrice de débats, de salons littéraires et de festivals…Dadabe fut un recueil de nouvelles qui compta pour moi. Recueil de nouvelles comme porte d'entrée vers ses autres romans, notamment Le bain des reliques, et Lalàna. Dadabe fut une véritable révélation, une sorte d'autorisation à prendre liberté vis à vis de la pratique de la langue dans la littérature écrite de Madagascar, une pratique empreinte de pudeur et même de puritanisme. Je me rappelle avoir eu cette réaction : « Ah oui, on peut donc écrire comme ça ? Ce que je fais, ce que je pratique n'est donc pas de la merde ! Comme semblent me dire tous ces censeurs ? ».

J'ai entrepris alors de foncer tête basse, dans l'écriture de mon premier recueil « Lucarne », un regard sans pudeur sur les violences, une écriture en toute sensualité pour célébrer le beau et combattre la laideur. Ainsi j'avançais, débarrassé du carcan du hainteny où l'on n'aborde jamais de front les questions essentielles, où l'on bannit toute confrontation directe à la violence et au scandale.

Johary Ravaloson est de cette trempe également, romancier, créateur des éditions Dodo vole. Son roman « La porte du Sud » signe son entrée dans la littérature malgache. il n'hésite pas à aller dans les endroits reculés de l'île pour des ateliers d'écriture et de création de livre, se frotte à la culture ancienne des Zafimaniry, s'occupe d'installation plastique, d'exposition d'art (notamment Zafimaniry), amène la réflexion dans le champ plus vaste de la Lémurie avec sa revue « Les lettres de Lémurie ». Ses autres romans, « Les larmes de Yetse », « Géotropiques », « Vol à vif », démontrent cette préoccupation permanente d'un ancrage dans la culture pour mieux s'ouvrir au monde.

Mes romans sont une plongée dans le vide et un face à face avec cette réalité crasse de l'île, la corruption, la pauvreté, la misère, mais un face à face où j'arrive avec la beauté des mots, avec la poésie, avec le désir de porter la lumière, d'ouvrir les possibles et toutes les portes inimaginables.

Ces deux auteurs, Michèle Rakotoson et Johary Ravaloson, nous voyons déjà leurs influences dans le champ littéraire malgache, autant par leurs œuvres que par leurs engagements. Ceci est un billet avions-nous dit au début, il reste d'autres romanciers. Rabearivelo s'y est essayé avec « L'interférence », un roman écrit dans les années 30, qui retrace la chute d'une famille noble d'Antananarivo, presque une autobiographie, l'écriture est moins flamboyante que dans ses poèmes, c'est l'un des seuls romans écrits à cette époque.

Dans le désordre, Mitaraina ny tany, de Andry Andraina. Un roman majeur. D'une écriture concise admirable, d'une émotion tenue tout au long du récit, un récit encore sur le soulèvement de 1947, sous le regard d'un jeune garçon qui voit partir son frère aîné. On constate que l'écriture narrative oscille entre nouvelles et romans, comme l'œuvre complète de David Jaomanoro, Pirogue sur le vide, des nouvelles d'une beauté inouïe et effrayante de violence, comme un reflet terrible de la situation sociale et politique de l'île, la beauté de ses paysages, de ses gens, et la corruption amenée par la politique et une économie défaillante. Zovy, de Radaody-Ralarosy Réné, un autre roman sur 1947, une immersion impressionnante dans le cœur de la résistance malgache.

La conclusion à tirer ? Le roman malgache est porté de manière très forte sur des singularités. Des auteurs comme Michèle Rakotoson, Johary Ravaloson, moi-même portent eux-mêmes leurs propres œuvres sans apparemment faire école. **Car depuis une vingtaine d'années peu d'autres romanciers ont repris le flambeau. Est-ce le genre qui n'est pas dans les gènes littéraires des Malgaches ? Est-ce le contexte économique qui ne favorise pas l'émergence d'autres textes, est-ce la situation politique, liée à la censure, l'autocensure ? Etc. Des questions qui méritent d'être approfondies. Personnellement, mon étonnement est permanent sur cette absence de production de romans de la littérature malgache.■**

Raharimanana

REGARDS

L’accès à la lecture : un défi

À l’heure de la mondialisation, d’un monde connecté dans un pays où nos jeunes sont l’avenir du pays, Madagascar fait face à de gros défis dont celui de l’accès à la lecture ; si vers le début des années 2010, la dégradation des indicateurs de l’éducation s’est substituée à une embellie de courte durée, c’est un cri de désespoir que lancent aujourd’hui les plus pessimistes. Marie-Michèle Razafintsalama fait le choix de l’espoir. Avec son association et sa maison d’édition, Jeunes Malgaches, parmi d’autres acteurs de la société civile, munis de moyens dérisoires, des femmes et des hommes ont la foi, vont dans les contrées les plus reculées, dans des campagnes aux routes aussi crevassées que le sont ces vies d’enfants, premières victimes d’un système éducatif perpétuellement en devenir.

Marie-Michèle Razafintsalama

Depuis la création de la maison d'édition spécialisée jeunesse Jeunes Malgaches en 2004, du chemin a été parcouru pour faire lire les enfants. 83% des malgaches vivent en dessous du seuil de pauvreté et notre maison a pris le défi de faire lire les enfants de ces familles défavorisées, et par la même occasion, leur donner accès à la culture malgache, importante pour la construction de leur identité.

Une maison d'édition a le devoir de diffuser le savoir et les connaissances à son public. Cette tâche, en apparence facile, revêt bien des difficultés face à un public qui n'a aucune idée de ce qu'il faut lire et qui fait preuve d’une grande soif de lecture dès qu'ils ont un livre dans les mains. Il n'y avait plus de politique de lecture publique depuis les années 80 et le milieu rural est le plus durement touché alors que 80% de la population y vive. Le gros enjeu est donc de parvenir à mettre le livre dans les mains de tous les Malgaches et dès le plus jeune âge si on veut instaurer une habitude de lecture.

Le livre est un outil d'éducation à part entière. Il n’en demeure pas moins que peu de Malgaches sont conscients de son importance, car la tradition orale demeure encore très prégnante. Il sert à acquérir et à renforcer les connaissances. Il ouvre l'esprit, développe l'imagination et favorise un esprit curieux. Il aide à la concentration, à faire des recherches, à apprendre de nouveaux vocabulaires, de nouvelles expressions, à apprendre à rédiger et de manière générale à apprendre une langue. Quand on maîtrise une langue, cela développe la confiance en soi, la possibilité de bien s'exprimer, de formuler des idées, les défendre et en débattre, écouter les autres... Cela amène à améliorer les relations dans la communauté et comprendre ce qui se passe dans la société. Ce qui se joue grâce à l’accès à la connaissance est ceci : un monde qui échange ses idées, ce sont aussi des informations qui circulent, des idées nouvelles vont surgir et les relations humaines progressent, car tout le monde va bénéficier des connaissances.

Malheureusement, le secteur de l'édition a été durement touché pendant la dernière crise et il n'y a même pas une dizaine de nouvelles publications par -lement. Le nombre total de publications stagne à 1.742 titres, un grand nombre d’entre eux n’étant plus disponibles. Une diffusion défaillante ne fait qu'accentuer ce problème. La demande récurrente des lecteurs est en langue malgache. Le Ministère de l'Éducation nationale n'a jamais priorisé l'utilisation de livres et de manuels et les résultats scolaires dans l’enseignement public sont catastrophiques chaque année. Les éditeurs ont réussi à faire valider une liste d'une vingtaine de livres de lecture pour le primaire en 2013 ; en réalité, le Ministère ne s'est jamais approprié cette liste. L'Unicef a fait un achat en 2015 pour les écoles publiques en milieu rural dans le Sud ; une démarche à saluer, mais très insuffisante, les écoles restant à couvrir sont encore trop nombreuses. Le Plan Sectoriel de l'éducation (PSE) qui couvre 2018 à 2022 est entamé avec pour objectif de contribuer à une éducation inclusive et équitable de qualité et de promouvoir des possibilités d’apprentissage pour tous tout au long de la vie. Le livre a une grande place dans cette réforme et cela devrait relancer l'édition malgache, *à condition que les professionnels du secteur soient impliqués. Le flou reste cependant sur le ou les langues d'enseignement alors même qu’il s’agit d’un point très important pour l'apprentissage.

> Le Plan Sectoriel de l'éducation (PSE) qui couvre 2018 à 2022 est entamé avec pour objectif de contribuer à une éducation inclusive et équitable de qualité (…)

En attendant, les éditeurs doivent davantage faire preuve de professionnalisme, réfléchir en amont sur les process pour les professionnaliser, développer de nouvelles compétences pour donner confiance et trouver les moyens de surmonter les obstacles. Les éditeurs ne doivent plus rater l'opportunité d'éditer les manuels scolaires pour le secteur de l'éducation, avoir alors la possibilité de relancer l'édition.

Une politique malgache du livre a été décrétée en 2013. Là aussi, aucune mise en œuvre n’a permis d’en voir la concrétisation. Or, elle permettrait de mettre en place un fonds d'aide à l'édition, des moyens incitatifs pour l'écriture, de vrais dispositifs …/...

Marie-Michèle Razafintsalama

2004

Création de la Maison d'Édition Jeunes Malgaches

2007

Étude sur les dons de livres à Madagascar ; mise en lumière de dons inadaptés aux besoins locaux. Début d'une campagne de sensibilisation auprès des associations donatrices.

2007 à ce jour : 100 associations montent des bibliothèques dans toute l'île. Auteure de 7 ouvrages pour enfants en langue malgache

2010-2014

Présidente de l'association des Éditeurs Africains Francophones Afrilivres

2014-2016

Présidente de l'Association des Éditeurs de Madagascar

2019

Création de l'Association pour la promotion du livre et l'écrit à Madagascar.

permettant la lecture publique en multipliant le nombre de bibliothèques dans toute l'île et en instaurant un quota de fonds local dans ces espaces de lecture. Cette politique du livre devrait s'engager dans la bataille ; l'enjeu consisterait aussi à exonérer de taxes les intrants servant à la fabrication locale du livre avec pour conséquence une baisse de son prix.

Inadéquation des réponses

Beaucoup reste à faire en termes de politique de promotion de la lecture. Cependant, la difficulté d'avoir des interlocuteurs efficaces au niveau du Ministère de tutelle demeure, la tâche est ardue. Les rares bibliothèques qui existent sont dotées de dons de livres de donateurs étrangers et les livres ne correspondent pas aux besoins des lecteurs. Il faudrait que les bibliothèques élaborent leur politique propre pour pouvoir faire des achats locaux.

La région d'Analamanga

La région Analamanga abrite 23.400 enfants des rues et vivant dans la rue, ce qui constitue 4% des enfants vivant dans la Commune Urbaine d'Antananarivo, d'après l'étude menée par la Plate-forme de la société civile pour l'enfance (PFSCE) en 2013. La plus forte concentration se trouve dans les 1, 4e et 5e arrondissements. Il n'existe aucun programme d'État pour ces enfants qui sont livrés à eux-mêmes, errant dans les rues, en train de mendier ou passant leur journée sans aucune prise en charge parentale. La quasi-absence d'éducation parentale et de sensibilisation ne fait qu'accentuer l'exclusion de ces enfants et leur orientation vers la petite délinquance. Les chiffres sont aussi impressionnants : 7,8% (1.790.000) de la population malgache est en situation de handicap d'après l'Unicef en 2013 et 18 % (830.000) des enfants exclus de l'enseignement primaire sont des enfants en situation de handicap.

Le projet « Bibliothèque des rues »

Le projet Boky Mitety Vohitra « Bibliothèque des rues », qui a démarré en 2016, réalisé par sept associations dans la capitale, vise à permettre l'accès à

la lecture aux enfants des rues et aux enfants scolarisés dans les écoles publiques. Des séances d'animation-lecture sont organisées une fois par semaine dans plusieurs quartiers. Elles se font en plein air pour mettre à l'aise les enfants et on les encourage à fréquenter les bibliothèques de ces associations quand ils commencent à aimer la lecture. Le projet remporte un succès phénoménal. 7.242 enfants et jeunes touchés dans 42 quartiers, 667 adultes et 11.195 fréquentent les bibliothèques.

Changements de comportements

Ces séances amènent des changements de comportements positifs au niveau des enfants et un impact significatif sur la scolarité de ceux qui vont à l'école. Or, que constate-t-on ? Certains parents ne comprennent pas l'enjeu de la lecture et par conséquent, empêchent leurs enfants d'y assister ou les retirent en pleine séance au grand désespoir des enfants. Une éducation des parents est aussi essentielle pour une vraie compréhension des enjeux de la lecture chez leurs enfants. Avec pour effet d'encourager leurs enfants à lire.

Région Alaotra Mangoro : une malette de livres

Une malle de livres de lecture circule aussi à vélo depuis 2016 dans la Commune de Morarano gare (Région Alaotra Mangoro) pour faire lire les enfants dans les EPP qui jusqu'alors n'avaient aucun livre à lire. Des animations lectures pour

les mineurs en milieu carcéral et des malvoyants à Tuléar : ces projets sont financés

2019 Parution du premier ouvrage en braille destiné aux enfants par la Maison d'édition Jeunes Malgaches créée en 2004

comme la majorité des projets autour de la lecture ; il est grand temps que les associations de la diaspora s'impliquent prennent le relais. Car il faut des moyens pour les pérenniser et les étendre dans d'autres régions.

Les enfants en situation de handicap

L'Association pour la promotion du livre

et l'écrit à Madagascar (APLEM) a été créée récemment pour développer de nouvelles activités autour du livre. Les projets sont basés sur le partenariat avec les associations qui travaillent auprès des enfants défavorisés et éloignés du livre. L'APLEM a le projet de mettre en place des animations lectures pour les enfants en situation de handicap à partir de cette année, car elles sont encore à promouvoir.

Un travail collectif des professionnels

Seule la Bible a, par exemple, été traduite en braille et le premier livre pour enfant traduit en braille vient d'être réalisé par notre maison en janvier dernier. Ces activités d'animation lecture participent au développement de l'édition locale ; en effet, les livres utilisés sont exclusivement édités dans l'île. Le marché du livre est vaste, les lecteurs nombreux, un travail collectif des professionnels du livre est incontournable pour relever le défi et de préférence avec le soutien des politiques.

Poursuivre la création de bibliothèques dans toutes les communes, Itaosy, Andranonahoatra et Ambohidrapeto non sans un certain succès. Susciter l'envie de lire tout d'abord. Entretenir un plaisir ensuite. Vient alors l'acte d'achat chez ces nouveaux lecteurs. Cette phase prendra du temps. Sans compter les obstacles liés aux très faibles revenus.

Les associations de la diaspora

Les associations de la diaspora ont un rôle à jouer, car seules les associations pourront aider à mettre en œuvre ses solutions de manière durable si l'État ne s'implique pas à la hauteur des enjeux. Penser les projets en termes de développement et non plus en termes humanitaires. Il faudra ensuite penser à mettre en place petit à petit des points de vente qui ne seront pas forcément des librairies telles qu'on les conçoit habituellement.

Une adaptation au terrain

Une adaptation aux réalités du terrain est incontournable pour la mise en œuvre de ces solutions. Collaborer avec une structure qui couvre déjà tout le territoire et travailler avec les jeunes des localités concernées, leur permettre de s'approprier aussi bien le travail à effectuer que les enjeux de la lecture. Le défi est immense.■

Marie-Michèle Razafintsalama

FOCUS

11, 12,13 avril 2020 : Avec le 45e anniversaire dans ses cartons, le Comité National d'Organisation prépare une édition toute particulière, déployant ses talents, usant de toutes ses énergies. Avec des bénévoles motivés dans un état d'esprit. propre au sport, l'ADN de la RNS.

Olivier Andriamasilalao
Président du CEN
Élu le 22 juin 2019

Photo : Solo-Andriambololo-Nivo

Njara Huberto Fenosoa, vice-président du Bureau Exécutif

Vero Raliterason, responsable de la communication

LU POUR VOUS

C'est un travail d'orfèvre qu'a entrepris **Aurélie Champagne** pour accoucher d'une écriture à la fois charnelle et puissante, fouillée et incisive, après quinze ans de ténacité qui ont eu raison des atermoiements d'une profession qui l'a d'abord boudée avant que ZÉBU BOY ne soit publié. Enfin. Le premier roman d'Aurélie Champagne nous plonge dans l'itinéraire d'un héros qui ouvre de multiples fenêtres pour le lecteur parti alors à la découverte d'un pays qu'il connait peu ou dont il veut comprendre les recoins et les trésors enfouis tour à tour révélés au fil des péripéties d'Ambila, soldat indigène, un zébu boy têtu comme un taureau et attachant comme un gamin. Par ailleurs extrêmement documenté sur l'histoire de Madagascar, le récit redonne vie à l'insurrection de mars 1947, sans que le lecteur n'en perde un fil, par sa crudité et une élégance de style qui ne font pas oublier, bien au contraire, combien Zébu Boy est un roman. Une oeuvre littéraire à classer sans aucune hésitation au même titre que celles de Raharimanana auquel l'écrivaine renvoie avec humilité et déférence.

AURÉLIE CHAMPAGNE

https://www.lepoint.fr/afrique/madagascar-aurelie-champagne-c-est-l-ile-et-son-histoire-qui-sont-le-sujet-central-05-08-2019-2328311_3826.php

Une folle trajectoire
dans les plis de la grande histoire

Un livre qui vous remercie de l'acheter ! Jamais encore je n'avais vu cela : un discret mais bien présent ***misaotra***, en dernière de couverture, juste à côté du prix, 19,90€. Une fois l'ouvrage acheté, et lu, sans reprendre haleine, c'est le lecteur qui a bien envie de dire ***misaotra*** à Aurélie Champagne, qui a mûri ce texte des années durant, pour nous livrer une fresque illuminée, un témoignage habité, sur ce personnage à l'humanité augmentée, comme on le dirait aujourd'hui de la réalité, par une destinée hors du commun dans une période elle aussi historique.

J'ai déjà dit ici même (*Trait d'Union* n° 60), à propos du livre de Georges A. Bertrand, ***Les Déracinés de la Grande Ile***, qui conte l'épopée des tirailleurs malgaches de 14-18, combien le roman peut contenir autant sinon plus de vérité que le récit historique scientifique ou la thèse de troisième cycle. Je persiste et signe. La dimension humaine des événements compte au moins autant que leur dissection ou leur analyse scientifique.

Et dans cette dimension, Aurélie Champagne fait fort. Elle nous baigne dès l'entrée de ce récit dense et fluide au cœur des croyances traditionnelles malgaches, à travers les **aody** forgés et vendus par ce sorcier d'Ankadivato, qui accompagneront le héros du livre jusqu'à l'épilogue, après cette nuit du 29 mars 1947 et au-delà au plus profond de la forêt.

Ce *Zébu boy*, le bel Ambila, héros tout à la fois malgré lui et de son plein gré, dans les replis d'une histoire qu'il subit de plein fouet, mais où il tente d'imprimer sa marque propre, nous offre une odyssée furieuse, de Tamatave lorsqu'il rentre de guerre, à Manakara, en passant par Moramanga, la nuit du soulèvement.

Désigné volontaire, sous la pression complice des missionnaires, pour aller sauver ***reny malala**** à 10.000 kilomètres, revenu après un an de camp d'attente en France, quasi prisonnier comme il l'avait été des Allemands, dépouillé de ses crocs militaires dès la descente du bateau, sans attendre la solde promise qui ne viendra pas, l'ancienne star du ***savika**** ne rêve plus de citoyenneté conquise. Il rêve d'un grand troupeau dans le Sud, et dans cette quête, convoiera, la nuit même du 29 mars, un intellectuel merina paumé jusqu'à Moramanga, se battra furieusement comme au temps du ***savika***, etc. Folle trajectoire, je ne vous dirai pas la fin.

Des extraits de contes et de poésies parsèment l'ouvrage, avec bonheur, pour une immersion plus intime encore dans les profondeurs culturelles de la Grande Île. ■

Loïc Hervouet
Journaliste

Zébu boy, Aurélie Champagne, *septembre 2019*, Editions Monsieur Toussaint Louverture, **Bordeaux**, 256 pages, 19,90€, www.monsieurtoussaintlouverture.com

***reny malala** (*mère chérie*) : nom que les Malgaches donnent à la France (sincère ou ironique, selon le locuteur)

****savika** : la lutte sportive de l'homme contre le zébu, spectacle dans lequel *Zébu boy* était spectaculaire.

Aurélie Champagne-Razafindrakoto

1978 : naissance en France

1998 : voyage à Madagascar

2019 : 22 août, parution de Zébu Boy, son premier roman

QUIZZ : artistes malgaches à l'international

1. D-Lain a gagné la première édition du Castel Live Opéra. Combien de candidats s'étaient présentés à ce concours ?

a - 4 000

b - 14 000

c - 24 000

2. Qui est proclamé est proclamé révélation française de l'année 1964 ?

a - Les Surfs

b - Henri Ratsimbazafy

c - Barijaona

3. Quel chanteur est sacré Révélation africaine en 2017 au "All Africa music awards" ?

a - Maheva

b - Shyn

c - Sayda

4. Qui suis-je ? J'ai gagné le concours "Hohner" en 1991 à Detroit.

a - Jean-Émilien

b - Rakoto Frah

c - Régis Gizavo

5. Qui remporte le 1er grand prix de la Chanson française à Madagascar en 1962 ?

a - Les Poppys

b - Les Surfs

c - Henri Ratsimbazafy

6. Elle a gagné le concours Island Africa Talent à Yamoussokro en 2014. Qui est-ce ?

a - Aina Quach

b- Caylah

c - Deeniz

7. Qui a gagné le prix média au concours découverte RFI en 1989 ?

a - Mahaleo

b - Régis Gizavo

c - Justin Valiha

8. Qui a gagné le prix média au concours Découvertes RFI en 1989 ?

a - D. Gary

b - Charles Kely

c - Rajery

9. J'ai été élu artiste de l'année à Madagascar en 1998 et 1999. Qui suis-je ?

a - Bodo

b - Jerry Marcos

c - Jaojaoby

10. Quel groupe a remporté le grand prix du jury au Stars aAfrica Sound de 2015 ?

a - Wawa

b - D'Yem

c - Zay

QUIZZ proposé par Anouk Wagner

TU 60 : réponses du QUIZZ

1.	Quelle est la circonférence du baobab considéré comme le plus gros de Madagascar, appelé tsitakakoike?	Réponse a) - Ce baobab surnommé tsitakakoike se trouve dans la forêt d'Andombiry au nord-est de Morombe est de l'espèce grandidieri.
2.	De quelle couleur est Cymbidiella humblotii , une orchidée endémique de Madagascar ?	Réponse b) - Cymbidiella humblotii possède des fleurs noires et vert jaunâtres.
3.	Qui suis-je ?	Réponse c) - La pervenche de Madagascar est notamment connue pour contenir de la vincristine et de la vinblastine, des molécules utilisées dans le traitement chimiothérapeutique de nombreux cancers.
4.	Quelle est la superficie restante de forêt en hectares à Madagascar ?	Réponse b) - On estime 13 millions d'hectares la surface restante de forêt sur lîle, soit environ 20% de sa superficie.
5.	Quelle est la superficie restante de forêt en hectares à Madagascar?	Réponse c) - Entre 200000 et 300000 hectares de forêt disparaissent chaque année.
6.	Il en existe plus de 900 espèces à Madagascar dont 85 % sont endémiques. Quelle plante suis-je ?	Réponse b) - les orchidées.
7.	De quelle famille, l'arbre du voyageur (*Ravenala madagascariensis*), emblème national et largement	Réponse a) - Des Strelitziaceae
8.	Avec moi, rien ne se perd. Mon fruit est comestible, mes feuilles sont consommées comme légumes, mes graines servent à la fabrication d'huile alimentaire, mon écorce peut être utilisée pour fabriquer des cases et des pirogues, la pulpe de mon tronc contribue à la fabrication de papier. Qui suis-je?	Réponse c)- Le baobab
9.	Qui suis-je ?	Réponsea) - Mandravasarotra ou *Cinnamomsa fragrans,* signifiant plante qui vient à bout des maux les plus difficiles, est une plante médicinale endémique.Elle aurait le pouvoir de servir d'antidote aux poisons, de défendre l'organisme et de purifier le sang. La grippe, la toux, la fièvre, les bronchites et les infections du foie peuvent être traitées par le mandravasarotra
10.	Quelle est la particularité de cette plante ?	Réponse c) - C'est une plante carnivore: nepenthes madagascariensis.

Le numéro 62 : à paraître en décembre 2019

TRAIT D'UNION

Une publication du CEN, Comité Exécutif National de la RNS
14 rue Raymond-Rozier
91100 Corbeil-Essonnes
Magazine en ligne de la RNS

Diffusion :
Abonnés
www.rns-cen.com

Directeur de la publication :
Olivier Andriamasilalao

Responsable de la rédaction :
Hanitra Rabefitseheno

Maquette :
Hanitra Rabefitseheno
Cynthia Razafimbelo
Vero Raliterason
Cédric Ratsimanohatra

Rédaction :
Olivier Ramanana-Rahary
Hanitra Rabefitseheno
Vero Raliterason
Solo Andriambololo-Nivo
Franck Rahobisoa
Anouk Wagner
Njara Huberto Fenosoa
Andotsiarovana Ratre
Jean-Marc Éliasy
Mathias Rakotondrafara
Adelaïde Longuy
Benoît Anceau
Nathalie Pierson
Elsa Tragin

Ont collaboré à ce numéro :
Jean-Luc Raharimanana
Marie-Michèle Razafintsalama
Loïc Hervouet
Airjp
Mamy Ramerison
Dimby Ramerison

Photos
FC Stade Rennais
Jérémy Morel
Courrier International
Café du Musée
Johary Rakotoson
Musée de la photographie Antananarivo
Payton Hansen
Axelle de Russé
Monsieur-Toussaint-Louverture
Jean-Luc Raharimanana
Monique Imbert
Mamy Ramerison
Dimby Ramerison
Anthony Ramerison
Solo Andriambololo-Nivo

Contact
comite-redaction@rns-cen.com

www.rns-cen.com